





Christian BALLETT

# Quand le Fer est Chaud

*Roman*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2599-4

© Christian BALLETT 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À Marie, l'amour de ma Vie...*



## Chapitre 1

*Samedi 13 juillet 1985, Saint-Génis de Cerdans.*

Sébastien avait pris une grave décision, et c'était pour ce soir. Depuis qu'il avait travaillé, à quatorze ans, pour un petit boulot d'été, auprès de Faustin, le forgeron du village, histoire de se faire quatre sous d'argent de poche, et surtout, pour découvrir autre chose que le travail de la ferme que possédait son père, il ne parlait que de ça. La forge. Le fer. Pour lui, le métal rougeoyant qui se pliait à tous les désirs de l'homme, avait été une révélation. Il en parlait tout le temps, et à tout le monde : à l'école, avec ses copains, et avec ses parents. À tel point que son père, un des trois agriculteurs du village, avait fini par accepter qu'il s'inscrive en CAP, et qu'il fasse son apprentissage avec Faustin. « *Mais après le CAP, tu reviens t'occuper définitivement de la ferme avec nous. Ça pourra nous être utile pour réparer les outils, ton truc. Mais c'est tout.* » Telle avait été la sentence. Sébastien, lui, avait accepté, sachant qu'après le CAP, il aurait tout le temps de négocier. Même s'il aimait beaucoup les animaux et la nature, il n'avait aucune attirance pour le métier d'agriculteur. C'était un poète, un artiste, et si le façonnage du fer assouvissait cette soif de création, il ne trouvait rien de passionnant dans la journée du fermier qu'il redevenait en rentrant chez lui. Il avait donc passé son CAP avec succès, alternant la forge et la fourche. Son service militaire accompli, il prit son courage à deux mains pour tenter d'expliquer à son père son désir de quitter la ferme pour repartir à Lyon, où, pendant son temps d'armée, il avait déniché un travail chez un ferronnier d'art, qu'il avait rencontré pendant les errances avec ses copains dans les rues de la ville, et chez qui il allait passer tout son temps libre, lorsqu'il n'était pas de service ou de garde. Il avait déjà tout raconté à sa mère, dans une longue lettre qu'il lui avait envoyée, sachant pertinemment qu'elle serait la première à la lire. Il avait été libéré le vendredi 18 janvier, et malgré son impatience, il avait attendu quelques jours pour faire part de sa décision, attendant le bon moment qui ne venait jamais. Mais après tout, il était majeur, il pouvait décider de sa vie. C'est ce qu'il s'était dit deux jours plus tard, le 20 janvier, en se réveillant le matin. C'est pendant la dégustation du poulet rôti dominical qu'il prit son courage à deux mains pour en parler à son père. La colère dans laquelle ce dernier entra ce jour-là, fit trembler toutes les vitres de la cuisine.

- Jamais, tu entends ? Jamais ! On était d'accord là-dessus, on ne va pas y revenir ! Tu restes ici et tu travailles avec moi. Point final ! Et je ne veux plus qu'on en reparle, tu entends ? Tu me fais chier avec ta forge de merde ! Maintenant, c'est terminé !

A presque chaque mot, il frappait la table de son poing rugueux. Et à chaque coup, sa mère sursautait. C'est que Justine, elle aussi, travaillait son mari depuis longtemps, et elle savait que pour son fils, le bonheur ne se trouvait pas dans le pré. Il était jeune, fort, il avait le monde entier à découvrir. Et ce n'était pas en restant à Saint Génis qu'il le découvrirait. Le métier devenait de plus en plus difficile, et les revenus de plus en plus maigres. Elle était d'accord pour qu'il parte, et elle en parlait tous les jours avec son mari, quel que soit l'endroit : À table, à la traite, dans les champs... À tel point que le brave homme n'en pouvait plus, et il était au bord de l'explosion. Et c'est ce qui était en train de se passer, ce jour-là ; il déversait une colère trop longtemps retenue.

C'était une personne simple. Son grand-père était fermier, son père aussi, et il ne s'était jamais posé la question de savoir s'il devait faire un autre métier. La ferme familiale, s'était son seul bien, et même si le travail était rude et bien souvent ingrat, il avait ça dans les veines. Et il ne comprenait pas que son fils n'ait pas la même fibre. Si Sébastien partait, qui s'occuperait de la propriété après sa mort ? Que deviendrait ce bien, si durement acquis le long de tant d'années de peine et de privations ? Il avait déjà dû vendre le champ « d'en bas », pour pouvoir s'en sortir, et la mort dans l'âme. Il n'était pas question que tout le reste disparaisse à cause des lubies d'un gamin. Ses ancêtres ne lui pardonneraient jamais. Non, il ne lâcherait rien, et tant pis s'il devait se mettre à dos toute sa famille. L'enjeu était trop important. Tous, de son grand-père à lui-même, avaient travaillé trop dur pour tout jeter aux oubliettes pour un simple caprice de gosse.

- Mais, papa, je...

- La discussion est terminée, hurla-t-il en se levant de table. Je ne veux plus en entendre parler. Et tant que tu vivras dans ma maison, tu feras ce que je te dirai !

- Mais où vas-tu, Toine ? dit Justine en tentant de le retenir par le bras. Tu n'as pas fini...

- Ce petit con m'a coupé l'appétit. J'ai du travail, moi. Du vrai, ajouta-t-il en lançant un regard noir à son fils qui n'osait plus ouvrir la bouche.

Il replia son couteau, jeta sa serviette sur le poulet fumant et sortit en claquant la porte. Un silence d'église s'abattit sur la petite cuisine.

Justine essuya discrètement la larme accrochée au bord de son œil, et se pencha vers son fils qui était resté là, assis, de l'autre côté de la table, le regard perdu dans son assiette. Mais lui ne pleurait pas. Au contraire, il était rouge de colère. Elle lui passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

- Ne t'inquiète pas, dit-elle sur un ton apaisant. Tu sais comment il est...Ça va lui passer...

- Non, répondit-il sèchement, ça ne lui passera pas ! Depuis le temps qu'on en parle ! Il ne comprend rien ! Il est bourru comme ses vaches !

- Eh, dis donc, tu veux une claque ? s'insurgea sa mère. Je t'interdis de dire du mal de ton père, tu entends ? Il faut le comprendre, aussi...Il travaille dur pour garder cette ferme dans la famille, et il le fait surtout pour toi, tu comprends ça ? Pour que tu aies un avenir...

- Mais quel avenir ? Rester ici, à essayer de gagner quatre sous ? Se battre en permanence pour le prix du lait ou des animaux ? Tu sais que ça ne m'intéresse pas. J'ai essayé, pourtant, mais de toute façon, quoi que je fasse, il n'est jamais content ! Pas un « merci », ou un « c'est bien », rien ! On dirait qu'il s'en fout, de moi. Il n'y a que sa fichue ferme qui l'intéresse.

- Ne crois pas ça, mon petit ! Il se fait beaucoup de soucis pour toi, tu sais ! Il m'en parle souvent quand tu n'es pas là...Et quitte à choisir, il pense qu'il vaut mieux que tu restes ici, avec ce que tu as, plutôt que de partir à l'aventure, sans savoir si tu pourras vivre de ton métier de forgeron...Tu comprends, ça ?

- Mais parce qu'il pense que la forge, c'est juste pour ferrer les chevaux ! Il n'a aucune idée de ce qu'on peut faire dans ce métier. Il n'est même jamais venu voir mon travail ! Alors...

- Tu ne le lui as jamais proposé non plus, mon chéri. Peut-être qu'il attend que tu le lui montres, non ? Tu devrais le connaître, depuis le temps...Et puis, tu sais qu'il n'est pas très ami avec Faustin, alors, aller à la forge comme ça, sans y être invité...

- Et pourquoi, d'abord, ils ne s'aiment pas, tous les deux ? Depuis le temps qu'ils se connaissent ! Tu ne m'as jamais expliqué ?

- Oh, ça, mon fils, c'est une longue histoire ! Elle se tut un moment, levant la tête vers les poutres du plafond, semblant y chercher les bons mots. « C'est une vieille histoire... reprit-elle d'une voix rêveuse. Pour faire simple, il se trouve que pendant que ton père me faisait la cour, Faustin

aussi me tournait autour ! Elle se mit à rire. « Mais c'était il y a bien longtemps, tout ça...

- C'est vrai ? Faustin ? Tu ne me l'avais jamais dit ! Et tu as fini par choisir papa, alors ?

- Eh bien oui, bonne constatation, dit Justine en riant. Je m'étais déjà bien engagée avec ton père, je ne pouvais pas faire autrement...

- Tu le regrettes ?

Elle se saisit du torchon qu'elle avait sur l'épaule et en donna un grand coup sur la tête de son fils.

- Mais, ça ne va pas chez toi ? Bien sûr que non ! Je l'aime, ton père ! Si tu l'avais connu du temps de notre jeunesse, tu aurais compris ! Il était beau, fort, le teint hâlé...Il sentait bon les foins coupés...

Elle se sentit rougir tout d'un coup sans le vouloir. Elle se toucha la joue, comme pour se rafraîchir, et se leva de sa chaise brusquement.

- Et puis d'abord, tout ça, ce ne sont pas tes affaires ! Non mais, de quoi je me mêle ? Je t'en pose des questions, moi, sur ce que tu fais avec ta Marie ?

- Tout le temps, répondit Sébastien en retrouvant une bribe de sourire.

- Oui, mais ce n'est pas pareil ! Moi, je me fais du souci pour vous deux, tu comprends ? Je ne voudrais pas que vous fassiez une bêtise avant l'heure ! Il ne manquerait plus que ça, Sainte Vierge, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

- Ne t'inquiète pas, je te l'ai déjà dit : Nous ne sommes plus des enfants, maman, dit Sébastien pour tenter de la rassurer.

- Justement, mon petit ! Justement ! Et c'est bien ce qui m'inquiète ! Heureusement, j'ai plus confiance envers Marie qu'envers toi ! Je sais qu'elle a la tête sur les épaules, cette petite, au moins, et ça me rassure un peu. Mais je sais aussi qu'il est parfois difficile de résister aux avances pressantes d'un garçon...Surtout quand il est beau comme mon fils.

Elle passa à nouveau ses doigts dans les cheveux de Sébastien qui, à son tour, se sentit rougir stupidement. Elle s'en aperçut et se mit à rire.

- Ah, là, là ! Si grands, et si petits en même temps... Vous avez tellement de choses à apprendre encore...Tu sais, la vie, c'est tout, sauf facile, mon garçon. Elle te réserve tellement de surprises, et elle ne fait jamais de cadeaux ! Ou si peu...

Elle se retourna et s'avança vers la fenêtre au-dessus de l'évier, relevant doucement le rideau brodé. Elle cherchait Antoine, qu'elle aperçut au coin

de la grange. Il était en train de passer ses nerfs à grands coups de hache sur les bûches qu'il refendait pour le prochain hiver. Elle était tranquille, il en avait pour un moment. Elle relâcha le rideau, fit demi-tour et s'appuya contre l'évier en croisant les bras. Elle réfléchit un moment, puis se décida. Son visage s'assombrit. Sébastien la regarda, surpris, et comprit aussitôt qu'elle allait dire quelque chose de grave, comme elle le faisait toujours lorsqu'elle affichait ce regard-là.

- Qu'est-ce qu'il y a, maman ? dit-il d'un ton inquiet. Quelque chose te tracasse ?

- Mon fils, dit-elle sans écouter la question, nous allons prendre tous les deux une grande décision. J'y ai longtemps réfléchi, c'est la seule solution.

- Mais de quoi tu parles ?

- Tais-toi, et laisse-moi parler. Cette histoire de forge et de ferme, ça ne peut plus durer. Je sais que si tu restes ici, tu le regretteras toute ta vie. Et moi aussi. Tu veux partir à Lyon, tu iras à Lyon.

- Mais de quoi tu parles, maman ? Et papa ?

Il s'était levé de sa chaise. Il s'approcha de sa mère doucement, et voulut lui prendre les mains. Elle le repoussa doucement.

- Laisse-moi continuer, je te dis. Ton père, c'est mon problème. Je m'en occupe. Comme d'habitude. Tu vas partir, à la fin de l'été. J'ai pris mes renseignements, et mes dispositions. Et même si papa ne le veut pas.

Sébastien regardait sa mère comme s'il la voyait pour la première fois. Faire des choses dans le dos de son mari, ce n'était pas son genre. Il ne comprenait pas. Elle poursuivit :

- Voilà, dit-elle. Je suis allé voir Faustin une fois, pour lui montrer la lettre que tu m'avais envoyée quand tu étais à Lyon, pour savoir ce qu'il pensait de ton projet.

- Faustin ? Il est au courant ?

- Bien sûr qu'il est au courant ! D'abord, c'est un peu à cause de lui que nous en sommes là, non ? Et puis, il a été ton maître d'apprentissage, et qui d'autre aurait pu me dire si tu avais une chance dans ce métier ? Lui aussi, il veut ton bonheur, tu sais ! Et il a de grands espoirs pour toi... Et nous sommes tous les deux d'accord pour que tu ne restes pas ici à gâcher ton talent. Quand on a en un comme le tien, il faut l'exploiter à fond. Et ça, c'est lui qui me l'a dit.

- C'est vrai ? Il t'a dit ça ?

- Oui, et bien plus encore, mais bon, je ne veux pas que tu attrapes la grosse tête. Et là n'est pas la question. Et Faustin l'a appelé, ton forgeron de Lyon. Ils se sont parlés longtemps, entre gens du métier, tu vois ? Histoire de voir si c'était vraiment du sérieux, tout ça.
- Bien sûr que c'est du sérieux ! Je...
- As-tu bien écouté ce que je viens de dire ?
- Oui, j'ai entendu ! Mais partir comme ça, si papa n'est pas d'accord... Il ne me le pardonnera jamais ! J'aurais l'impression de l'abandonner...
- Je te l'ai déjà dit, la vie, ce n'est pas facile. Tu as pris des décisions, il faut les assumer, maintenant. Comporte-toi en homme.
- Et Marie ? Qu'est-ce que je fais de Marie, moi ? Elle ne voudra jamais que je parte ! Et sans elle...
- Ah ça, mon grand, je ne peux pas le décider à votre place ! Qu'est-ce que vous avez prévu, dans vos petites cervelles ? Vous avez bien dû en parler...
- Ben, oui, mais on n'est pas tout à fait d'accord pour le moment...

Sébastien se rassit, posa ses coudes sur la table de la cuisine, et enfouit son visage entre ses mains.

- Ne réfléchis pas trop, gronda sa mère. Je me suis beaucoup engagée pour toi, ne me le fait pas regretter. Si c'est la bonne voie que tu as choisie, tu dois t'y engager, et sans regarder en arrière. C'est ça, être un homme. Prendre des décisions, et s'y tenir.

Elle regarda le visage décomposé de son fils. Il avait l'air si jeune, là, assis sur sa chaise, les yeux dans le vide... Son cœur se pinça. Avait-elle parlé trop vite ?

- Écoute, dit-elle doucement, en posant la main sur l'épaule de Sébastien, prends le temps d'y réfléchir. Parles-en encore à Marie. Et ensuite, tu prendras seul ta décision, et quelle qu'elle soit, tu t'y tiendras. D'accord ? J'ai fait en sorte que tu puisses avoir le choix, tu l'as. À présent, à toi de voir. Allez, file. Va la retrouver. Je vais essayer d'aller calmer ton père.

Le jeune garçon se leva, observant un instant sa mère qui commençait à débarrasser la table comme si rien ne s'était passé, puis sortit par la porte de derrière, pour ne pas croiser son père. Il n'arrivait pas à réfléchir, son esprit s'embrouillait. Il allait partir contre son avis, sans son consentement... Ce n'était pas ça qu'il voulait. Il avait pensé que pendant cette année passée au service militaire, Antoine se serait aperçu que son fils n'était pas indispensable à la ferme... Il aurait simplement voulu qu'il

lui donne son accord, qu'il soit fier de lui, qu'il lui dise que c'était la bonne voie qu'il devait suivre. S'il partait contre son gré, il ne lui pardonnerait jamais cette trahison. Il ne voudrait plus jamais lui adresser la parole... Sébastien aimait très fort son père, et malgré son mauvais caractère, il l'admirait pour son courage et sa ténacité. Il le prenait pour exemple, mais sans le lui dire. Ce genre de choses, on ne se le disait pas dans la famille. Il empoigna sa mobylette posée contre le mur de la petite cour arrière, la poussa loin sur le chemin, l'enfourcha et la démarra dans la pente, pour ne pas être entendu. Il fit un grand détour, puis traversa la place du village, remonta vers la route forestière en longeant la rivière, et s'arrêta devant la maison de sa petite amie. Après avoir posé son engin contre le grillage, il poussa le petit portillon de bois. La mère de Marie était dans la cour, en train d'étendre du linge.

- Sébastien ? Qu'est-ce que tu fais là, à cette heure-ci, un dimanche ? Mais tu en fais, une drôle de tête ! ajouta-t-elle en voyant la mine déconfite du jeune homme. Une mauvaise nouvelle ? Il est arrivé quelque chose ?

Oui, il était arrivé quelque chose. Le monde était en train de s'écrouler sur sa tête. « Une tempête sous un crâne », comme le disait si bien Victor Hugo. Il tenta de se détendre.

- Non, ne vous inquiétez pas ! Tout va bien Madame Dupré. Je peux voir Marie ?

- Elle est dans sa chambre, elle révise ses cours, je crois. Vas-y, monte. Et soyez sages...

Si Sébastien avait une passion pour le travail manuel, Marie, elle, adorait les études. Elle passait son temps le nez fourré dans ses bouquins, quitte à en agacer son fiancé. Son père était professeur de français au lycée voisin, et il lui avait transmis très tôt sa passion pour la lecture. Le choix de la petite lui était venu comme une évidence : elle serait professeure, elle aussi, comme lui. Elle n'avait même jamais pensé une seconde faire autre chose. Aussi, elle ne comprenait pas toujours le désir de son compagnon de faire différemment que de reprendre la ferme familiale. Il pourrait avoir une vie simple, et il ne faisait que se la compliquer. Elle était, bien entendu, au courant des disputes de plus en plus fréquentes entre le garçon et son père au sujet de son avenir. Elle avait même imaginé un compromis, qui, en y réfléchissant bien, n'était pas si bête, et arrangeait finalement tout le monde : qu'il s'occupe de la ferme une partie de la journée, et de la forge le reste du temps. Faustin lui avait promis, depuis longtemps, que lorsqu'il deviendrait trop vieux pour travailler, il laisserait

tout à son jeune apprenti. Il n'avait ni enfant, ni aucune famille, et se faisait une joie non dissimulée de tout laisser à ce jeune garçon plein de talent.

Sébastien poussa la porte d'entrée et gravit les marches quatre à quatre. Il poussa la porte de la chambre de la jeune fille, et la trouva, comme d'habitude, assise devant son bureau chargé de livres, en train d'écrire. Il s'avança vers elle et l'embrassa dans le cou. Elle ne fut pas surprise, elle avait reconnu tout de suite sa façon de monter les escaliers.

- Je fais des notes pour mieux réviser ensuite, tu vois ? Mine de rien, le bac approche, et j'ai l'impression de ne rien savoir...

Elle leva les yeux de ses feuilles et regarda son amoureux. Son sourire tomba d'un coup.

- Seb ? Ça va ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais, une tête !

- Il faut que je te parle, Marie. C'est sérieux, cette fois-ci, tu sais ! J'ai une grave décision à prendre.

Elle n'avait jamais vu son petit ami dans cet état, lui qui, quoi qu'il arrive, gardait toujours sa bonne humeur et un sourire affiché. Même lorsqu'il lui parlait de ses problèmes avec son père. Elle se leva, lui prit les mains, et lui posa un baiser sur les lèvres. Elle sentait le cœur du jeune homme battre très fort dans sa poitrine. Elle s'assit sur le bord de son lit, et l'invita à faire de même, en tapotant la couette du plat de sa main.

- Alors ? dit-elle impatiente. Raconte ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Sébastien s'assit près d'elle, lui prit les mains, et lui rapporta les paroles de sa mère. Marie l'écouta sans rien dire, mais au bout d'un moment, ses yeux se mouillèrent légèrement. Sébastien ne sembla pas s'en apercevoir, où peut-être fit-il semblant de ne pas le voir.

- Voilà, tu sais, tout, ma belle. Qu'est-ce que je fais de tout ça, moi, maintenant ? C'est le bordel dans ma tête ! Je crois qu'elle va exploser.

Elle se racla la gorge pour ne pas laisser paraître son émoi, réfléchit quelques secondes en regardant le bout de ses chaussures.

- Tu vas partir, alors ? Sans moi ?

- Non, dit-il. Je n'ai pas dit ça... Il faut qu'on en discute sérieusement toi et moi...

- Et rester ici et te partager entre la ferme et la forge, ce n'était pas une bonne idée, alors ? Tu avais pourtant trouvé que c'était bien...

- Oui... mais non, finalement. J'en ai déjà parlé à mon vieux, et il dit que la ferme, si on veut s'en occuper comme il faut, ça ne laisse pas de temps

pour faire autre chose. Et je sais que si je fais ça, il va me reprocher tous les jours de ne pas être là, de ne pas avoir fait ci ou ça...Enfin, tu le connais, ça va être infernal au bout d'un mois. Non, je ne veux pas être fermier, je veux être Maître Forgeron, comme Faustin ! Ça, c'est la classe...

- La classe ! dit-elle à haute voix. On s'en fout, si c'est la classe ou pas ! Être fermier, ça n'a rien de déshonorant, non plus ! Donner à manger aux gens, c'est ça la vraie classe, peut-être, non ?

- Marie, arrête. La question n'est pas là. Calme-toi. Il faut qu'on y réfléchisse sérieusement. La place que j'ai trouvée, le type ne va pas me le garder indéfiniment. Et toi, tu vas rentrer à l'université de Montpellier de toute façon. J'ai pensé en venant que je pourrais m'installer à Lyon, gagner ma vie, trouver un appart, et que tu pourrais m'y rejoindre ensuite !

- Comme c'est facile pour toi ! s'exclama la jeune fille en le regardant droit dans les yeux. Et si ça ne marche pas, à Lyon ? Tu y as pensé ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Revenir chez ton père en baissant la tête et en demandant pardon ?

- Ça ne peut que marcher ! J'ai déjà fait mes preuves chez mon patron. Il a été emballé tout de suite. Je te rappelle que je suis très fort dans ce métier, merci de ta confiance !

Il avait dit ça en rehaussant les épaules, fier comme un coq.

- Ma mère dit que de toute façon, si tu m'aimes, tu comprendras, ajouta-t-il froidement, sans quitter ses rêves du regard. Marie sentit comme une lame de poignard s'enfoncer dans son cœur. Ses joues se mirent à chauffer.

- Ta mère ! Putain, ta mère ? Regarde où tu en es, à cause d'elle ! Mais, où est-ce qu'on a vu une mère aider son fils à se barrer de la maison, contre l'avis de son mari ? Elle est folle, ta mère ! Folle à lier !

Il se retourna vivement.

- Ne dis pas ça, tu entends ? Elle ne cherche que mon bonheur, elle au moins. Si vous étiez tous comme elle, il n'y aurait pas de problèmes !

- Tu entends ce que tu es en train de dire ? J'espère que tu ne le penses pas, parce qu'il n'y a pas beaucoup d'amour dans les idioties que tu dé bites ! Tout le monde t'aime, autour de toi. Tout le monde, tu comprends ? Même ton père, que tu crois remonté contre toi ! Pauvre idiot, c'est peut-être même lui qui t'aime le plus, au fond !

- Mon père ? Il ne pense qu'à lui et à sa putain de ferme, lui ! Il n'en a rien à faire de moi !

Marie empoigna l'épaule de Sébastien et lui fit faire volte-face.

- Tu n'as rien compris, vraiment ! Je crois que tu ne penses qu'à toi, en fait. Ton père, il se fait du souci pour toi ! Il sait que si tu restes là, tu auras toujours de quoi manger sur la table. Tandis qu'en étant forgeron, rien n'est moins sûr ! C'est un métier qui se perd, ça...

- Mais je ne veux pas faire maréchal-ferrant, moi ! Vous faites exprès de ne pas comprendre, ou quoi ? Moi, je veux forger des balcons, des portails, des trucs de fou, comme le faisait Gaudi à Barcelone ! De l'art, quoi, du vrai ! Pas du truc de plouc !

- Oh, c'est vrai, Monsieur est un artiste ! Mais qui te dit que tu vas y arriver ? Qui te dit que tu pourras vivre de ton « art » ? Tu en connais beaucoup, toi, des forgerons célèbres ? Cite m'en un, pour voir ?

- Je m'en fous, de ça, moi ! gronda Sébastien en repoussant sa petite amie. Je n'ai pas le nez toute la journée dans les bouquins, moi ! Et puis, il y aura moi ! Oui, moi, je serai un forgeron célèbre ! Tu entends, ça ?

- Oui, j'entends bien, dit-elle en reculant. En fait, je ne te reconnais plus ! Faire un métier parce qu'il nous passionne, ce n'est pas la même chose que de courir derrière la célébrité ! Mais c'est ça, que tu cherches, finalement ? La célébrité ? Mais tu es nul, mon pauvre ami !

- Et qu'est-ce qui m'empêche d'avoir les deux, en fait ? Oui, j'aime mon métier, et oui, je voudrais bien qu'il soit reconnu ! Et alors ? Quel mal y-a-t-il à cela ?

- Non, mais tu as raison ! Un métier que tu aimes, la célébrité, l'argent, la gloire, et moi ! Tout, quoi, en somme ! Mais tu rêves, mon pauvre Seb, tu rêves ! Ce n'est pas comme ça que ça se passe, en vrai ! Ce n'est pas aussi simple, tu sais...

- Et bien, ça devrait ! Merde à la fin, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas tout avoir ! On dirait que c'est grave ! Mais quel mal y-a-t-il à avoir de l'ambition ? C'est ça qui fait avancer les gens, non ? Pas à rester là, à pourrir sur pied comme un légume au milieu d'un champ ! Et puis, quoi, qu'est-ce que tu me fais, toi, là ? Tu étais d'accord avec moi, jusqu'à aujourd'hui, non ? Qu'est-ce qu'il te prend, tout d'un coup ?

Elle le regarda d'un air effrayé. Ils se connaissaient depuis toujours, et d'aussi loin qu'elle se rappelle, elle ne l'avait jamais vu se mettre en colère de la sorte. Apparemment, sa décision était déjà prise. Il voyait loin, et grand, et plus rien ne le ferait rester. Même pas elle, peut-être... Elle se ravisa en essayant de faire redescendre la conversation. De cette façon, ils n'arriveraient nulle part.

- Calme-toi, ça ne sert à rien de s'énerver. Je comprends ce que tu ressens... Si tu veux partir, pars, si c'est ce que tu veux ! On verra bien ce qu'on deviendra, nous deux...

- Ou alors... Il y aurait peut-être une autre solution... J'y ai pensé aussi en venant.

- Une autre solution ? Et quoi ? Je t'écoute...

Serait-il redevenu raisonnable ? pensa-t-elle. Son coup de colère passé, il allait peut-être revenir à un raisonnement plus serein...

- On a qu'à partir ensemble.

Elle le regarda d'un air abasourdi. Avait-elle bien entendu ?

- Quoi ? dit-elle d'un air décontenancé.

- Pars avec moi. On sera toujours ensemble, on vivra heureux.

- Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis, tout de même ? Tu crois que je vais m'enfuir avec toi ?

- Si tu m'aimes comme tu le dis, tu le feras.

Il la regarda presque... froidement. À ce moment, elle ne voyait aucun amour dans ses yeux bleus qui étaient devenus gris. Elle n'y voyait d'ailleurs rien de bon. Marie prit cette phrase comme un ultimatum. Et elle n'aimait pas ça.

- Je t'aime. Et de tout mon cœur. Mais je ne ferai pas ça. Je ne vais pas abandonner mes cours, mes parents, sur un simple coup de tête, pour aller vivre avec toi je ne sais où. Il n'en est pas question.

- Et tu dis que tu m'aimes ? Ce n'est pas la bonne réponse quand on aime quelqu'un. Si c'était le contraire, moi je te suivrais. Jusqu'au bout du monde.

- Ah, oui ? Eh bien, dans ce cas, c'est simple ! Si tu m'aimes, je veux que tu restes.

- Ce n'est pas pareil. Ne retourne pas la situation.

- Mais si, c'est pareil ! Et pourquoi ce serait moi qui devrais te suivre ? Pourquoi c'est moi qui devrais abandonner tout ce que j'ai ici ? Tu trouves ça juste, toi ?

- Mais tu auras toujours tes satanés bouquins avec toi, ce n'est pas pareil ! Moi, j'ai besoin de m'exprimer autrement, tu peux comprendre ça ? Si je reste, je meurs. C'est tout. Alors ? Tu me suis, où pas ? C'est simple comme question, non ?

- Et bien, non ! Je ne viens pas. Et d'abord, de quoi vivrions-nous ? Au fond d'un atelier, sur un lit de camp ? Ou on devrait peut-être se mettre à chercher le trésor, nous aussi ?

- Le trésor ? Pffit ! Je te parle de choses sérieuses, moi ! Et ne nous fais pas ta Cosette ! Tu sais très bien que je ferai tout pour que tu ne manques de rien. Mais enfin, Marie, tu m'as toujours fait confiance, bon sang ! Tu me connais, non ? Tu sais tout ça. Ne complique pas les choses, s'il te plaît.

Un long silence sépara les deux amoureux, comme si un mur s'était dressé entre eux deux. Chacun était perdu dans ses pensées, pesant le pour et le contre. Lui, dans son for intérieur, savait qu'il pouvait réussir, même s'il était bien moins confiant dans la vie qu'il proposait à Marie qu'il le laissait croire. Elle, elle était prête à le suivre n'importe où, mais pas en s'enfuyant comme des voleurs. Pas comme ça.

- Écoute, dit-il au bout d'un long moment. Il faut que j'y aille. On réfléchit à tout ça chacun de notre côté, et on en reparle ce soir. D'accord ? Il la prit dans ses bras et la serra très fort.

- Je t'aime, tu sais ! Excuse-moi, je ne veux pas qu'on se fâche ! Mais j'ai besoin de toi, tu comprends ? Je n'y arriverai pas, sans toi.

- Je t'aime aussi, mon amour, répondit-elle. Mais je ne veux pas m'enfuir avec toi comme des voleurs. Nous n'avons rien à nous reprocher, il doit y avoir une autre solution plus simple. Laisse-moi réfléchir.

- D'accord, mais pas trop ! J'y vais. A ce soir ! Je t'aime.

Il l'embrassa fougueusement, et dévala les escaliers. Il sortit en courant et sauta sur sa mobylette, si vite que la mère de Marie n'eut pas le temps de lui dire quoi que ce soit. Il prit aussitôt la direction de la forge. Il devait parler à Faustin. Il le trouva dans son atelier, comme toujours. Il avait une grosse commande sur les bras, Faustin. Il devait remplacer le portail du cimetière, qui trônait au-dessus de tout le village. Cette fois, c'était comme s'il exposait son travail en vitrine. Tout le monde le verrait. Tout le monde, tôt ou tard, en tournerait la poignée. Le cimetière, c'était l'endroit le plus fréquenté après le bistrot. Il ne se passait pas une année sans qu'on y enterre quelqu'un. Et, en général, cette manifestation funèbre attirait toujours beaucoup de monde, vu que tous se connaissaient en Cerdagne. Il s'était donc mis en tête d'en faire un chef-d'œuvre. Après avoir réalisé des dizaines d'esquisses, il avait arrêté son choix sur un portail traditionnel, couvert de volutes et de feuilles de vignes, de lierre grimant s'enroulant autour des barreaux. Un travail colossal, qu'il aurait

pu alléger en achetant des pièces toutes faites, comme on en trouvait de plus en plus à présent dans les catalogues des représentants. Des pièces standards, sorties d'usine. Mais il ne voulait pas en entendre parler. Souder des morceaux de fer entre eux, n'importe qui pouvait le faire. Non, lui, il voulait tout fabriquer, de A à Z, et c'était également l'occasion rêvée de mettre son jeune apprenti à l'épreuve. Là, au moins, il pourrait lui faire toucher du doigt le plaisir du travail bien fait, celui dont on est fier, celui dont tout le monde parle. Il avait accroché l'esquisse sur le mur près de l'établi, et il était en train de dessiner à l'échelle 1 tous les gabarits des différentes pièces à réaliser. Et il y en avait beaucoup. Sébastien trouvait amusant de regarder ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, rempli de muscles, dessiner au millimètre près des feuilles et des fleurs d'un geste assuré, du bout de ses gros doigts calleux.

- Qu'est-ce que tu fais là, toi, aujourd'hui ? dit-il sans se détourner de sa table. Tu ne devais pas aider ton père ?

- Oui, mais, on s'est encore engueulés, à table, répondit le jeune homme en regardant le sol.

Faustin releva la tête, regarda le mur en soupirant, puis son apprenti.

- Encore ? Décidément, cette tête de mule ne comprendra jamais rien...Mais ça finira par lui passer, tu verras...

- Non, ça ne lui passera jamais ! dit Sébastien en criant. Ça fait des mois que ça dure, et c'est de pire en pire !

Il se tut un instant et passa sa main sur sa nuque.

- Et puis, reprit-il à voix plus basse, je sais que maman vous a parlé de Lyon...

Faustin le regarda, surpris, et posa son crayon sur son oreille. Il se tourna face au jeune homme et croisa les bras, gonflant ainsi des muscles déjà bien épais.

- Ah oui ? Et qu'est-ce qu'elle t'a dit, exactement ?

- Tout, en fait. Elle est d'accord pour que je parte, et même si mon père ne veut pas. Et que vous aussi, vous êtes d'accord.

- Attends, petit, moi, je ne suis pas d'accord du tout pour que tu partes contre l'avis de ton père. Au contraire, même. Je ne trouve pas ça juste...Et toi ?

- Ben, je n'en sais rien, je sais pas trop...C'est vrai que ce n'est pas juste pour papa... Qu'est-ce qu'il va penser de moi ? Ce n'est pas comme ça

que j'imaginai les choses...Mais pourquoi il faut que ce soit si compliqué, à la fin ? C'est ça qui n'est pas juste !

- C'est bien que tu penses ça pour ton père, petit. On voit que tu es un bon gars. Mais rien n'est facile, dans la vie. Il faut toujours faire des choix. C'est à toi de savoir ce que tu veux.

- Mais qu'est-ce que vous en pensez, vous ? J'ai besoin de votre avis !

- Mon avis, c'est que tu as un don. Et que ce serait dommage de ne pas le travailler. Tu deviendras le meilleur dans ce métier, si tu continues. Bien meilleur que moi, même. Mais ça, c'est pour le travail. Après, je ne peux pas te dire comment tu dois vivre. Ça, c'est à toi de choisir. Personne ne peut le faire à ta place.

Il donna une grande tape sur l'épaule de Sébastien.

- Et oui, petit. C'est ça, être un homme. Prends ton temps, réfléchis ! Tu as le temps, non ? Ton patron m'a dit qu'il ne t'embaucherait que début septembre... Et puis, nous avons tous les deux un sacré boulot à faire, d'ici là. Tu as vu les croquis ? Qu'est-ce que tu en penses ?

- C'est magnifique, patron. J'espère être à la hauteur !

- Tu as plutôt intérêt, garçon. Pas question que tu me fasses du mauvais boulot ! Pas sur ce coup-là ! Et tu vois, tout ça, là ? Toutes ces volutes... C'est toi qui vas les faire ! Oui, oui, une par une, et il y en a un paquet ! On verra si tu veux toujours rester forgeron, après ça ! C'est un travail fastidieux, tu sais ! En faire une, c'est chouette, mais en faire cinquante... On verra si tu t'accroches !

- Ça ne me fait pas peur, patron. Au contraire, il me tarde de m'y mettre !

- Tant mieux ! fit le géant en souriant. C'est ce que je voulais entendre. On commencera demain matin. Je te montrerai ce que tu dois faire. Mais maintenant, déguerpis ! Tu dois aider ton père. Et essayez de faire la paix une bonne fois pour toutes, tous les deux. Vous ne pouvez pas continuer comme ça indéfiniment. Allez, j'ai du travail. À demain.

Sébastien reprit le chemin de sa ferme. En arrivant, il vit que son père n'était plus dans la cour. Il était certainement parti au champ du haut, pour refaire les clôtures. Ils devaient faire ça ensemble, mais il ne l'avait pas attendu. Après sa colère, le paysan devait certainement penser qu'il ne reviendrait pas l'aider. Il s'engagea sans s'arrêter sur le chemin de terre qui menait au champ. Il le trouva bien à l'endroit prévu.

- J'arrive, papa ! Je viens t'aider. Excuse-moi pour mon retard. Il fallait que je parle à Marie, c'était urgent.

- Urgent ? Tu te fous de moi ? grommela Antoine. Mais c'est comme tu veux, fils. Si tu as autre chose à faire, je n'ai pas besoin de toi. J'ai l'habitude.

- Oh, papa, arrête, s'il te plaît. On ne va pas recommencer à s'engueuler, non ? Je vais chercher le rouleau de fil de fer. Tu as bien avancé, dis-moi !

Sébastien essayait de calmer le jeu. Mais il savait que son père ne lâchait pas si facilement prise. Celui-ci ajusta le piquet dans le trou qu'il venait de faire, pris la grosse masse et se mit en devoir de l'enfoncer.

- Si tu veux, répondit-il simplement entre deux coups. Commence par là-bas, à droite. Et regarde bien qu'il ne manque pas d'attaches sur les piquets. Sinon, les bêtes passent par-dessous. Même avec le courant. Et cale bien le rouleau sur le dérouleur. S'il tombe, du devras aller le chercher en bas de la colline.

Le reste de la journée se passa ainsi. Chacun d'un côté, la discussion était impossible. Mais Sébastien prenait sur lui, sans rien dire. Il s'appliquait à la tâche. Le soir venu, Antoine partit à la traite, et son fils reprit le chemin du village. Sous le grand hêtre où ils se retrouvaient toujours, dans le petit pré derrière la chapelle, Marie l'attendait.

- Puff ! Je suis crevé ! dit Sébastien en calant sa mobylette contre le vieux mur en pierre. J'ai le dos et les mains en compote ! J'ai tiré les fils de clôture tout l'après-midi, et je n'avais pas pris mes gants. Et toi, ça va ?

Il la prit dans ses bras et ils s'embrassèrent longuement, comme on le fait à leur âge.

- Oui, ça va, finit-elle par dire. Mais tu me donnes du souci...J'ai pensé à toi tout l'après-midi. Je ne sais pas quoi en penser.

- J'en ai parlé à Faustin. Lui non plus ne m'aide pas à y voir plus clair, répondit-il. Mais il m'a dit que j'avais le temps d'y penser, jusqu'en septembre. Alors, pas la peine de se prendre la tête avec ça pour le moment. On va y penser ensemble à tête reposée. On en reparlera demain, tu veux bien ? Je suis trop crevé pour réfléchir, et demain, j'ai une grosse journée qui m'attend. On va commencer le portail du cimetière. Il me tarde trop ! Ça va être génial. Tu viendras voir, au moins ? Tu vas voir comme il sera beau ! Le plus beau portail du pays !

- Tu vois, ce que je te disais l'autre jour, dit-elle en le repoussant doucement. Tu ne penses qu'à toi. Tu m'énerves à parler comme ça !

- Mais quoi, qu'est-ce que j'ai dit, encore ? Je...

- Tu arrives, tu m'embrasses, et tu me parles de ton travail dans les champs, et de ton travail à la ferme ! TON travail, toujours ! Tu vas me rendre folle, moi aussi ! En fait, je comprends très bien ton père ! Il doit vraiment en avoir marre de n'entendre parler que de toi... Ça me soulerait aussi. Le pauvre !

- Allons donc ! Voilà que tu prends sa défense, maintenant ? Tu ne sais pas ce que je vis, moi...

- Ce que JE vis ! Tu vois ! Tu ne sais pas parler autrement !

- Bon, si c'est comme ça, je rentre chez moi, moi.

Elle sourit à nouveau.

- Quoi ? Oh, et puis merde à la fin ! De quoi veux-tu que je parle, sinon ?

- Ne commence pas à te fâcher, hein ! Moi aussi je peux parler fort. Tu as raison, on en reparlera demain. Là, tu ne comprends rien. Embrasse-moi, plutôt. C'est ce que tu sais faire de mieux.

Et avant qu'il n'ait eu le temps de protester, elle posa sa bouche sur la sienne, sûre de le faire taire. Ils restèrent là une bonne heure, et huit heures du soir tapèrent tout d'un coup au clocher au-dessus de leurs têtes.

- Putain ! dit Sébastien en se relevant d'un bond. Ça recommence ! Je suis en retard, je vais encore me faire tuer !

- Et moi, alors ? dit Marie en se relevant elle aussi. Tu ne crois pas que je vais me faire engueuler, moi aussi ? Ramène-moi chez moi d'abord. Quand mes parents entendront ta mob, c'est sur toi qu'ils passeront leur mauvaise humeur !

Elle se mit à rire aux éclats, pendant que Sébastien, bougon, pédalait de toutes ses forces pour démarrer sa machine.

## Chapitre 2

Six mois passèrent. Six mois de travail acharné pour Sébastien, partagé entre la ferme et la forge. Mais son père s'était amadoué. En apprenant qu'il travaillait sur le portail du cimetière, il lui avait donné plus de temps libre. « C'est pour la noble cause », avait-il dit. Ce mois de juillet, il l'avait même autorisé à travailler chez Faustin à temps plein, car il devait absolument terminer et poser ce fameux portail pour la fin du mois. Mais il avait l'âme en peine. Il sentait bien que son fils lui échappait. Il voyait bien qu'il s'épanouissait bien plus chez ce gredin de forgeron qu'avec lui dans les champs. Il s'était promis de prendre sur lui et d'aller chez Faustin pour voir le travail de son fils. Mais de mois en mois, il repoussait toujours la date. Mettre un pied chez celui qui avait failli lui voler Justine, il s'était promis de ne jamais le faire. Mais il y avait Sébastien... Comment devait-il s'y prendre ? Il n'en avait aucune idée. Sa fierté de Catalan était en jeu ! « *Putain de gosses !* » pensait-il affectueusement, « *ils nous en font voir de toutes les couleurs...* » Mais il se devait de faire cet effort, pour son fils ! et pour que sa femme arrête de le tanner aussi... D'un autre côté, monter là-haut, c'était approuver définitivement le choix de son gamin, c'était lui laisser vivre sa vie, et c'était surtout signer l'arrêt de mort de la ferme Broteau. Et il n'arrivait pas à se résoudre à cette idée. Quand il avait appris qu'il était papa d'un petit garçon, la joie de savoir qu'il avait un héritier avait été immense. Il en avait pleuré, lui qui ne pleurait jamais. Il l'avait dorloté, chouchouté durant toute sa petite enfance, l'emmenant partout avec lui, lui répétant sans cesse : « un jour, tout ça sera à toi, mon fils ». Et voilà que ce petit con lui chiait dans les bottes ! Jamais une telle idée ne lui serait venue à l'esprit ! Et finalement, c'était bien la faute de Faustin, tout ça... Encore lui ! S'il n'avait pas bourré le crâne de son fils, celui-ci serait avec lui, maintenant, en train de traire les bêtes. Ce satané Faustin, qui n'était même pas originaire de Cerdagne, et qui était monté de la plaine pour acheter cette forge et lui gâcher la vie ! Pourquoi tout ça s'était passé comme ça ? *Putain de destin à la con*, pensait-il presque à voix haute. Il prit le chiffon humide pour nettoyer les pis de sa vache et mit un peu trop vivement en place la trayeuse automatique, faisant meugler d'indignation l'intéressée.

- Pardonne-moi, ma belle. Je ne voulais pas te faire mal...

D'un autre côté, en lâchant un peu la pression à son fils, il espérait secrètement que celui-ci ait abandonné son idée de partir pour Lyon. Peut-

être avait-il mûri durant ses derniers mois de dur labeur, et peut-être s'était-il rendu compte que la vie au village, c'était bien, et qu'il n'avait pas besoin de chercher ailleurs ce qu'il avait sous son nez. Peut-être pourrait-il se partager entre la ferme et la forge ? Peut-être... Il sentit une grosse bouffée d'espoir monter en lui, et se remit au travail le cœur plus léger.

Ce qu'il ne savait pas, le pauvre Antoine, c'est que pour Sébastien, tout était clair. Ces derniers mois passés à battre le fer avaient définitivement scellé en lui ses choix : il partirait à Lyon en septembre. Il avait même réussi à convaincre Marie de partir avec lui continuer ses études là-bas. Après tout, une université ou une autre, qu'importe ? Tout le monde y trouvait son compte, et surtout, ils ne seraient pas séparés. Mais les parents de la jeune fille ne voyaient pas cela du tout sous le même angle, et pour eux, il était hors de question de la laisser partir se mettre en ménage avec un garçon sans réel emploi stable entre les mains. Qu'il fasse ses preuves d'abord, on verrait ensuite. Mais Marie venait elle aussi d'avoir dix-huit ans, et « pouvait faire ce qu'elle voulait ». C'est en tout cas ce qu'elle avait dit à son père en criant, juste avant de recevoir une bonne gifle, de celles du temps où on ne faisait pas de procès aux parents pour maltraitance. C'était la première de sa vie, et elle lui en voulut aussitôt profondément. Dès lors, les deux tourtereaux avaient établi leurs plans : ils partiraient tous les deux, sans rien dire, et ne reviendraient vers leurs parents que pour leur prouver qu'ils avaient fait le bon choix. Début juillet, Sébastien avait acheté les billets à la gare de Bourg-Madame, à une dizaine de kilomètres de là, pour ne pas éveiller les soupçons. Leurs sacs étaient quasiment faits, quelques sous en poche... Avec la complicité de sa mère – à qui il n'avait pas eu le courage d'avouer que Marie partait avec lui – il avait repris contact avec son futur employeur, à Lyon, qui avait fini par accepter, au bout d'une dizaine de coups de fils, de l'embaucher plus tôt que prévu, même s'il le ferait travailler au noir jusqu'en septembre. Il avait une grosse commande pour l'été, et il était prêt à le prendre dès la mi-juillet. Sébastien n'avait pas hésité une seconde, car ils auraient ainsi le temps de s'installer au mieux, avant la reprise des cours de Marie, et pourrait déjà encaisser une première paye. Ils étaient justement tous les deux à leur endroit favori, et Sébastien terminait de graver leur arbre fétiche de leurs prénoms, tout en parlant avec sa belle.

« Pour la vie... lut-elle sur le tronc fraîchement scarifié. « Tu es un vrai poète, mon amour ! J'espère au moins que ce sera vrai...

- Ce qui est écrit restera écrit, mon ange, répondit-il en souriant. Et de toute façon, très bientôt, nous serons vraiment ensemble pour la vie, non ? Il la regarda du coin de l'œil en guettant sa réponse. Il la sentit trembler légèrement.

- Tu as froid ? demanda-t-il innocemment. Il fait chaud, pourtant...

- Non, répondit-elle, fâchée qu'il ait pu ressentir son frisson. Je suis un peu inquiète, c'est tout... Mes parents vont pleurer toute les larmes de leur corps, quand ils trouveront la lettre, samedi matin...

- Tu hésites encore ? Nous en avons déjà parlé, Marie ! Et à présent, impossible de faire demi-tour ! Mon patron m'attend lundi à la première heure...

- Non, Seb, c'est que... ça fait bizarre, c'est tout ! Je ne m'étais jamais imaginée que je serais capable de faire une telle chose... Mais en même temps, ajouta-t-elle comme pour le rassurer, je suis tellement excitée à l'idée de la grande aventure qui nous attend ! Tout ça, c'est nouveau pour moi...

- Et moi donc, acquiesça le jeune homme. Mais ne t'inquiète pas, tout ira bien tu verras ! Dans quelques temps, nous les contacterons, et ils seront bien obligés de s'y faire ! Et puis, nous sommes majeurs, on peut choisir notre façon de vivre, non ?

- Oui, bien sûr, bien sûr... Mais ça me fait tout drôle quand même, et c'est normal, non ? Alors, on fait comme on a dit ?

- Ben, oui, comme on a dit : on se rejoint ici même ce soir vers 16 heures, on descend à la gare attendre le train de 17 heures, et on embarque dedans. La place sera occupée par les préparatifs du bal, presque tout le monde sera là-bas, ça nous laissera le champ libre. C'est excitant ! Il me tarde déjà d'y être ! Allez, Marie, ne fais pas cette tête ! Tout ira bien, je te le promets ! Et si, pour une raison quelconque, l'un de nous rate le train, l'autre l'attend à la garde de Villefranche. En plus, aujourd'hui, c'est vendredi 13, c'est un jour porte-bonheur ! On ne pouvait pas choisir un meilleur jour pour se lancer dans la vie. Tout se passera bien, mon ange. Embrasse-moi plutôt ! Il est déjà 14 heures, il faut que je file à la forge. Je te ramène ?

- Non, dit-elle après lui avoir prodigué un langoureux baiser, je préfère remonter en marchant, histoire de me faire de beaux souvenirs du village...

- Mais on ne part pas pour l'éternité, non plus ! Dans un an au pire, on reviendra voir nos parents, pour leur prouver qu'on avait raison, et ils comprendront, et tout rentrera dans l'ordre, tu verras !

- Oui, peut-être... Tu es un doux rêveur, Seb, on verra... Allez, va-t'en ! Tu es en retard.

Sébastien ne répondit pas. L'incertitude qu'il sentait dans la voix de son aimée le déstabilisait lui-même. Le temps n'était plus aux paroles ou aux doutes, mais à l'action. Il lui fit un dernier bisou sur la bouche, enfourcha sa mobylette et démarra en trombe pour monter dans la vallée rejoindre le forgeron. Celui-ci l'attendait avec impatience. Le fameux portail était chargé sur la grande remorque, prêt à rejoindre sa destination. Trois jours avant, ils avaient scellé les gonds sur les piliers de granit de l'entrée du cimetière. Tout était prêt, et Faustin savait que c'était le dernier jour où il pourrait profiter de son jeune ouvrier. Il en était fier, Faustin. Autant de son portail que de son ex-apprenti, qui avait largement comblé ses espoirs en travaillant sur ce projet. Sébastien avait travaillé sans relâche, sans jamais se tromper, avec tout l'amour et l'endurance que ce métier exige. Il était vraiment bon, et une partie de lui-même regrettait de le voir partir. Mais il avait fait ses choix, comme un homme, et il respectait cela aussi. En entendant le moteur de la mobylette, son cœur se remplit de joie.

- Enfin, te voilà ! dit-il simplement. Allez, enfile vite ton bleu, on a du travail qui nous attend ! Robert doit déjà nous attendre sur place avec l'élévateur.

Sébastien s'exécuta promptement. Robert, c'était le patron de la scierie du village, le seul à posséder un engin capable de soulever l'imposante masse du portail pour le poser sur ses gonds. Et il n'aimait pas attendre, Robert. C'était un dur à cuire, un vrai bûcheron dans tous les sens du terme, avec une poigne qui vous détruisait la main à chaque fois qu'il vous la serrait.

- Voilà, patron, je suis prêt ! On peut y aller.

Faustin grimpa sur son vieux tracteur, et attela la remorque. Ensemble, ils vérifièrent les attaches – il ne manquerait plus qu'il tombe sur la route – de ce que Faustin considérait comme l'œuvre de sa vie, et ils prirent le chemin du cimetière. Pour une fois, ce n'était pas un jour de tristesse, mais un jour de fête. Ils descendirent la vallée tout doucement, au pas, ralentissant à chaque nid de poules, évitant chaque pierre disséminée sur le chemin, qui tombait souvent de la montagne au-dessus. Ils prirent la

rue qui amenait à la place du village, d'abord parce que c'était l'endroit le plus large, mais aussi et surtout parce qu'ils savaient que presque tout le village était là pour les préparatifs du 14 juillet, et qu'ils pourraient ainsi s'offrir une petite parade gratuite... Le résultat fut au-dessus de leurs attentes, car tout le monde, en voyant l'équipage improbable entrer sur la place, se poussa sur les côtés et se mit à applaudir. Faustin bomba le torse, et eut toute la peine du monde à retenir une larme. Il posa son bras sur les épaules de Sébastien, qui, lui, ne cachait pas son émotion. En ce moment précis, il regrettait que ce gamin ne fût pas son fils. Ils sortirent de la place sous les applaudissements toujours nourris, et s'engagèrent sur la route du cimetière. Robert était déjà là, évidemment, mais il n'avait pas aujourd'hui son air bougon de toujours ; il souriait, même. En fait, il était fier quelque part de participer à l'évènement. Le cimetière, c'était un lieu important pour tout le village, l'endroit où toutes les querelles s'effaçaient lorsque les gens s'y rencontraient pour accompagner un villageois à sa dernière demeure. C'était un sujet sérieux, grave même. Et il pourrait lui-aussi profiter de cette petite gloire, en disant que « c'est moi qui ai posé le portail » à tous ceux qui voudraient bien l'entendre.

- Ah, vous voilà, dit-il d'un air faussement agacé (il fallait bien soutenir sa réputation). Je commençais à m'impatienter, moi ! C'est que j'ai du travail à la scierie.

- On ne pouvait pas rouler vite, désolé, dit Faustin en souriant. Autrement, avec tous ces trous, les roues se pètent.

- Les rousses pètent ? demanda Robert interloqué. Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle rousse ? De quoi tu parles, bon Dieu ?

Il se retourna aussitôt vers le pauvre Jésus crucifié au fond de l'allée, et qui avait dû certainement tout entendre. Il fit un signe de croix et demanda intérieurement pardon pour son blasphème.

- Heu, laisse tomber, Robert, répondit Faustin visiblement amusé. Je fais marche arrière, et tu accroches le premier ventail, le plus lourd, celui de gauche. D'accord ?

- On fait ça ! répondit le bûcheron en se jetant sur le siège de l'élévateur. Toi, petit, ajouta-t-il en direction de Sébastien, tu vas t'occuper d'accrocher les cordes, d'accord ? Et fais-en sorte que ça tienne bien !

Ce n'était pas la peine de le préciser. Le cœur de Sébastien battait à cent à l'heure, il aurait préféré mourir sur place que de laisser tomber ne serait-ce qu'un morceau de ce monument de fer. Faustin recula sa

remorque, Robert passa les fourches de son élévateur au-dessus du premier vantail, et Sébastien arrima si fort l'ensemble qu'il se demanda s'il arriverait à défaire les nœuds une fois la manœuvre achevée.

- C'est bon ! cria-t-il pour se faire entendre au milieu du gissement des deux moteurs fumants.

Faustin descendit de son tracteur, et Robert commença à lever. Les deux forgerons tenaient le bas du portail à bout de bras, accompagnant la marche avant et arrière du scieur de long, empêchant ainsi un ballant désastreux pour le portail comme pour les piliers de granit centenaires. Petit à petit, tout doucement, les ferrures s'ajustèrent aux gonds scellés, et Robert descendit les fourches. Voilà, le premier vantail était en place, s'ajustant à la perfection à son emplacement. Ils firent de même pour le second, plus petit, et posèrent à la main le petit portillon qui permettait un passage facile pour les personnes les moins fortes. Faustin sortit sa caisse à outils, monta la serrure, ajusta le pêne et la gâche. Sébastien prit la burette et huila les gonds et la serrure. Faustin fit claquer le petit portillon, puis ils ouvrirent et refermèrent les deux grands vantaux. Tout fonctionnait magnifiquement bien. Une œuvre d'art, vraiment. Le plus beau portail de cimetière de toute la Cerdagne et même du Conflent réunis. Faustin prit son jeune ouvrier par l'épaule.

- Ça, c'est du bon boulot, fiston. Il n'est pas près de s'en aller, celui-là.

Robert acquiesça d'un geste de la tête, tout en suivant du regard les lierres grimpants qui s'enroulaient autour des barreaux torsadés.

- Regarde, dit-il en emmenant Sébastien vers la partie arrière de l'un des vantaux. Lis.

« Faustin forgeron, Sébastien apprenti, 13 juillet 1985 », découvrit-il marqué au poinçon sur un des montants.

- Toi et moi, on est là pour l'éternité, fiston. Ce travail, personne ne nous l'enlèvera.

Sébastien, très ému, la gorge nouée, acquiesça de la tête. Il tapa sur l'épaule de son maître. Ils se regardèrent sans rien dire, mais se comprirent aussitôt.

- Bon, les gars, c'est pas tout ça, mais je dois retourner à la scierie, moi, dit Robert d'une voix forte qui rompit le charme. Bravo les gars, c'est magnifique. Et je suis content d'avoir participé à la pose, aussi.

Faustin se mit à rire.

- T'inquiète, Robert, personne n'oubliera le coup de main indispensable que tu nous as donné. Sans toi, on n'aurait rien pu faire ! Merci encore.

Il tendit sa grosse main vers le scieur, qui l'empoigna avec une même force. Un bras de fer amical, en somme.

- Ça m'a fait plaisir, de toute façon. On se voit demain soir pour le bal, d'accord ? Je paye ma tournée pour fêter ça.

- Tu oublies l'inauguration officielle dimanche, mon gars. Avec le maire et tout le conseil municipal, en grande pompe ! N'oublie pas de mettre un costume, il y aura un photographe de l'Écho des Pyrénées, je crois. C'est l'occasion ou jamais !

- Sainte Mère de Dieu, c'est vrai ! répondit Robert en se frottant la casquette. C'est que le costume, la dernière fois que je l'ai mis, c'était... Je ne m'en rappelle même plus ! Nom de Dieu (il se signa en regardant une nouvelle fois en direction de Jésus, qui n'avait toujours pas relevé la tête), il faut que je file l'essayer ! Allez, salut la compagnie. À demain !

Il fit aussitôt volte-face, sauta sur sa machine et démarra en trombe, enfin, aussi vite qu'il pût... Les deux forgerons, eux, restèrent un moment à contempler leur travail, les bras croisés, sans mot dire. Au bout d'un long moment, ce fut Faustin qui rompit le silence :

- Dommage que tu ne sois pas à l'inauguration, ça m'aurait fait plaisir d'être sur la photo avec toi.

- Je sais, patron, moi aussi... Mais je n'ai pas le choix ; c'est maintenant, ou jamais.

- Je sais, petit. Je sais.

Sans se regarder, ils ramassèrent les outils et les cordes, grimperent sur le tracteur, jetèrent un dernier coup d'œil au portail par-dessus leurs épaules, et repartirent vers la forge. Sans mot dire. Chacun savait qu'une page se tournait, et chacun pensait à l'avenir qui les attendait. Une fois arrivés, Sébastien sauta du tracteur et décrocha la remorque. Il prit les caisses à outils, les rangea à leur place, comme d'habitude. Faustin le regardait faire, toujours sans rien dire. Puis il regarda sa montre : 15 h 30.

- C'est l'heure, petit, tu peux y aller. Tu dois avoir des choses à faire.

Sébastien acquiesça de la tête. Il alla se laver les mains sur le petit lavabo en inox de l'atelier et ôta son bleu de travail, qu'il accrocha dans son casier dédié. Il avait la gorge nouée, et ce sentiment bizarre qui montait en lui le surprit. Il n'aurait jamais cru que ce serait si dur de laisser tout ça en plan. Il avait imaginé la scène des milliers de fois, et dans ses rêves, tout se passait bien, tout le monde était content. Mais le visage inhabituellement fermé de son patron lui fit réaliser d'un coup la gravité de ses choix. Faustin se dirigea vers le petit bureau de l'atelier dont il se

servait pour faire ses calculs, ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe de papier craft marron. Il la tendit à Sébastien :

- Tiens, petit. C'est ta paye du mois, et une prime supplémentaire pour le travail que tu as abattu pour le portail. Tu aurais pu laisser tomber, tu ne l'as pas fait. C'est bien. Tu la mérites. Prends.

Sébastien se saisit de l'enveloppe, et la trouva étonnamment épaisse. Son patron le reprit avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche :

- Je te la donne en liquide. Je pense que ce sera plus pratique pour toi. Tu l'ouvriras plus tard ; fais-moi confiance, il ne manque rien. Et maintenant, disparais.

Il tendit la main vers son apprenti, qui s'en saisit spontanément. Une longue poignée ferme qui sembla durer une éternité, et par où tous les ressentiments des deux hommes passaient sans avoir besoin de dire quoi que ce soit.

- Merci pour tout, patron, finit par lâcher Sébastien. Je ne vous oublierai jamais.

- Allez, va-t'en maintenant, répondit celui-ci en lui poussant l'épaule.

Sébastien ne lui tint pas rigueur de ce manque d'émotion. Il le savait dur et ferme, il n'allait pas changer aujourd'hui. Il grimpa sur sa mobylette, démarra le moteur en pédalant et la fit tomber de sa béquille. Il enfouit son enveloppe entre son jean et son tee-shirt, et avança doucement dans la cour vers la route. Faustin l'accompagnait, marchant près de lui. Arrivés au portail, il lui dit simplement :

- Allez, bonne chance. Et ne fais pas de conneries. Ne nous fais pas honte.

- Promis, patron. Bonne chance à vous aussi. De toute façon, je reviendrai ! C'est juré.

« Bien sûr, fiston, bien sûr... Il lui donna une dernière tape sur l'épaule, et Sébastien accéléra sans se retourner. Il ne voulait pas que son maître d'apprentissage le voie pleurer. Il descendit la route de la vallée à toute vitesse, traversa le village et arriva chez lui. Sans rien ne dire à personne, il monta les escaliers quatre à quatre et s'enferma dans sa chambre. Il s'assit sur son lit, s'essuya le nez d'un revers de poignet et ouvrit l'enveloppe : deux mille francs ! Une fortune ! Il n'en revenait pas. Il comprit que ce supplément de salaire n'était pas simplement une prime, mais un cadeau de Faustin pour l'aider à démarrer sa nouvelle vie. Et il comprit aussitôt les sentiments que son patron avait envers lui. De toute façon, l'inverse était vrai. Il aimait Faustin comme son deuxième père. Il

le considérait comme tel. Lui, au moins, savait l'écouter. Il le comprenait sans chercher à le contredire. Si seulement Antoine était comme lui...

Mais il se reprit. Il n'avait pas beaucoup de temps. Il était bientôt 16 heures, et dans une heure, le train jaune arrivait. Il ne devait pas traîner. Il ouvrit son armoire, et sortit son sac caché sous un tas de draps. Il y ajouta sa précieuse enveloppe. Un rapide coup d'œil pour être sûr de ne rien avoir oublié...Les papiers...l'argent...Les billets de train...Tout était prêt. Il ouvrit la fenêtre et jeta son sac au dehors, sur le petit toit en dessous qui abritait une partie du bois coupé pour la cuisinière. Tant pis pour la douche, il n'avait pas le temps, et si son père rentrait, il se demanderait pourquoi il se lavait si tôt, alors qu'il avait encore à s'occuper de l'étable avant le dîner. Un coup de peigne devant le miroir, et il redescendit. Une bonne odeur de café chaud l'accueillit dans la cuisine, où l'attendait sa mère. Elle tourna la tête, le regarda de pied en cap, et se retourna vers la cuisinière sans rien dire.

- C'est le moment, maman. Je dois y aller.

- Avale-moi ce café, dit-elle simplement. Et tiens, je t'ai fait des sandwiches. Tu les mangeras dans le train. Je t'en ai fait quatre, au cas où...

Elle se tut et servit le café dans un grand bol. Au cas où quoi ? Savait-elle que Marie partait avec lui ? Comment aurait-elle pu...D'un autre côté, elle savait toujours tout, alors...Il ne chercha pas à savoir. Il avala son bol brûlant aussi vite qu'il put, et le déposa dans l'évier.

- C'est bien, dit-elle en souriant. Je vois que je ne t'ai pas trop mal élevé...Allez, viens dans mes bras, garnement.

Ils se serrèrent aussi fort qu'ils purent dans les bras l'un de l'autre. Elle le prit par les épaules, le regarda à nouveau, et le couvrit de baisers, des joues jusqu'au front.

- Allez, c'est l'heure, dit-elle en regardant la pendule du mur. Ton père va bientôt revenir du champ, tu dois partir. File, et donne-moi de tes nouvelles. Appelle-moi quand tu es à Perpignan, avant de prendre le train pour Lyon. Promis ? Tu as des pièces, au moins ?

- Oui, maman, j'ai tout ce qu'il faut. Je t'appelle, promis. Tu embrasseras papa pour moi ? Tu lui diras que...

- Oui, je sais ce que je dois lui dire, mon garçon. Ne t'inquiète pas. Au début, il va crier, il va taper sur la table, il va se sentir vexé. Et puis, au bout d'une semaine sans me parler, il reviendra vers moi, comme d'habitude. Et au bout d'un mois, il me demandera si j'ai de tes nouvelles.

Allez, va-t'en maintenant ! Il est quatre heures et quart. Dépêche-toi ! Je t'aime, mon garçon. Ne fais pas de bêtises. Et sois heureux ! C'est pour ça que nous faisons tout ça pour toi. Ne l'oublie pas !

- Jamais, maman. Je le sais bien. Je t'aime très fort aussi. Je vous aime tous les deux. J'y vais, et je t'appelle dès que je peux. Je t'aime !

Que c'était dur ! Il empoigna la poignée de la porte comme s'il voulait l'arracher, tourna la tête, fit un semblant de sourire, et sortit. Il ravalait ses larmes. Il voulait que sa mère le voie partir comme un homme, non pas comme un petit garçon qui pleure parce qu'il ne veut pas aller en colonie de vacances, comme quand il était petit. Mais Justine savait ce qu'il ressentait, et malgré son sourire, sa gorge se nouait aussi. Son petit garçon, son seul enfant, partait à la conquête du monde, avec simplement un sac à dos et la morve au nez. « *Protégez-le, mon Dieu* » pensait-elle en serrant ses mains. Sébastien disparut derrière la maison, puis revint avec son sac à dos sur l'épaule. Il fit un dernier signe de la main à sa mère, s'assura que son père ne revenait pas, et partit à travers champ en direction de l'arbre derrière la chapelle, où Marie devait déjà l'attendre, en haut du village.

Pour Marie aussi, c'était dur. Certainement plus encore, car elle ne pouvait faire ses adieux à aucun de ses parents. Elle avait laissé une lettre sous son oreiller, que sa mère ne manquerait pas de trouver, lettre ressemblant vaguement à une chanson de Michel Sardou qui tournait en boucle dans sa tête. Elle aussi avait jeté son sac par la fenêtre, et était sortie sans faire de bruit. Sa mère ramassait son linge sur l'étendoir, et son père était sur la place, participant aux décorations du bal du lendemain. Elle s'enfuit aussi à travers champs, en courant, et toutes les larmes de son corps ruisselaient sur ses joues. Qu'était-elle en train de faire ? Une folie...Il fallait qu'elle soit vraiment amoureuse pour faire une chose pareille. Mais oui, elle l'était, et elle aurait suivi Sébastien jusqu'au bout du monde. Elle lui avait promis, un jour, dans ses phrases que l'on dit comme ça, sans vraiment y penser, sur un élan d'amour. Mais là, c'était vrai, et le bout du monde, c'était Lyon. Mais c'était tout comme. Elle n'avait jamais pris le train plus loin que Montpellier, pour s'inscrire à la fac, et si elle était partie pour Madagascar, cela n'aurait pas été plus difficile. Elle courait de toutes ses forces, tournant le dos à une vie paisible et rangée. Une folie...En suivant un petit chemin qui longeait les prés, puis un verger, et ensuite un petit bosquet, elle arriva sur le petit sentier rocailleux de Védignans, petit hameau d'une poignée de maisons vissé sur la colline lointaine. Ce chemin débouchait juste derrière la chapelle de

la vierge, quasiment en face de leur arbre, là où Sébastien devait certainement l'attendre. Et là, à sa grande surprise, juste avant le débouché du chemin, sur un caillou servant à délimiter les propriétés, sous un arbre, elle trouva Philippe.

Philippe Martin, c'était leur meilleur ami à tous les deux. Ils se connaissaient depuis toujours, avant même la maternelle, car ils avaient quasiment le même âge. Amis inséparables, ils avaient fait les quatre cents coups ensemble. Et puis, avec le temps, ce qui n'était au départ qu'un copinage devint plus sérieux, et en grandissant, les deux garçons tombèrent évidemment amoureux de la belle. Marie les aimait beaucoup tous les deux, mais sa préférence se porta très vite sur le futur forgeron, si plein de vie et de passion, et le couple s'était formé. Philippe, resté bien involontairement sur la touche, n'acceptait pas qu'elle l'ait choisi plutôt que lui. Il n'en laissait rien paraître et faisait toujours bonne figure, mais son amitié envers Sébastien s'était rapidement transformée en véritable jalousie, voire en haine. De plus, il n'avait pas de vraie passion comme son ami qui ne parlait que statues et de voyages, et quand celui-ci s'était tourné vers un CAP, il avait continué sur un bac de gestion. Son père avait une grosse entreprise de construction, il irait travailler avec lui. Tout était déjà tracé pour lui, et il ne s'était pas posé une seule fois la question pour savoir si cela lui plaisait ou pas. Mais il aurait pu offrir une position stable à la jeune fille, au lieu de la vie de saltimbanque dont parlait Seb. Mais comment faire pour lui faire changer d'avis ? Elle avait l'air si amoureuse ! Aujourd'hui, il était le seul, hormis Justine et Faustin, à être dans la confiance de leur escapade. Il avait d'ailleurs tout fait pour dissuader les tourtereaux de commettre une telle bêtise, argumentant que le père de Marie avertirait les gendarmes, qu'ils ne feraient pas trois kilomètres sans se faire rattraper, et qu'ils prendraient tous les deux la plus belle trempe de leur vie. Mais au vu de son impuissance face à la détermination de ses amis, il avait accepté de garder le secret. Du moins jusqu'au lendemain matin. Mais que faisait-il là ? Ce n'était pas prévu au programme. Jamais il n'avait été question de lui dans leurs plans !

- Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demanda Marie en essayant ses larmes du coin de sa manche. C'est Sébastien qui t'envoie ?

- Ça ne va pas, Marie ? répondit-il simplement. Tu pleures ?

- Ne t'occupe pas, dit-elle. Je dois y aller, je suis en retard. Salut.

- Non, non, attends, oui, c'est bien Sébastien qui m'envoie. Il a eu un contretemps, il faut attendre le train de neuf heures du soir.

- Le dernier train ? Mais pourquoi, dit-elle stupéfaite. On avait décidé que c'était trop risqué ! C'est trop tard, neuf heures ! On va se faire chopper comme des idiots ! Mes parents vont trouver ma lettre, ils vont me chercher ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Je ne sais pas vraiment, Marie ! Je l'ai croisé quand il revenait de la forge, et il m'a demandé de t'attendre ici et de te prévenir qu'il serait en retard. Il ne voulait pas te téléphoner pour ne pas éveiller les soupçons, et encore moins passer te voir chez toi. C'est tout ce que je sais ! Tu dois te cacher en attendant le train de neuf heures. C'est tout !

- Me cacher ? Jusqu'à neuf heures ? Mais où ? Et lui, il est où ?

- Ça, je n'en sais rien, moi. Il ne m'a rien dit de plus. Mais... Si tu veux, tu peux venir à la maison en attendant, mes parents sont allés donner un coup de main, pour la fête, et ils rentreront tard. Tu ne crains rien !

Marie réfléchit un moment. Qu'est-ce que c'était que ce contretemps ? Ça ne ressemblait pas à Sébastien, ça, un changement de dernière minute... Et surtout pas aujourd'hui ! Pas maintenant ! Mais elle faisait confiance à Philippe. S'il le disait, c'était forcément vrai.

- D'accord, dit-elle, je veux bien aller chez toi, mais toi, tu vas te débrouiller en attendant pour aller aux nouvelles, et me dire ce qu'il se passe ! Il ne faudrait pas que son père ait tout découvert, sinon, c'est foutu !

- D'accord, répondit Philippe, trop heureux de rendre service, je t'emmène chez moi, et je repars chercher Seb. Viens, suis-moi, on va faire demi-tour, et passer par la petite rue d'en haut, il n'y a personne là-bas. On ne pourra pas te voir.

Marie acquiesça, et à contrecœur, tout en regardant au loin la silhouette de la chapelle qui se dessinait dans le ciel rougeoyant, elle reprit le chemin en sens inverse, en suivant un Philippe aux épaules relevées et au torse bombé. Pour une fois, enfin, elle le suivait sans rien dire. C'était lui le maître de la situation. Cette idée de faire capoter leur plan était née au moment même où ils lui en avaient parlé. Hors de question de laisser filer la belle. Sébastien n'avait qu'à partir, lui, puisqu'il le voulait tant. Bon débarras ! Mais Marie, il allait la garder avec lui. Elle serait à lui ! Sébastien parti, elle ne pourrait pas faire autrement que de tomber dans ses bras. Il s'en était persuadé.

Il était 16 h 45 lorsqu'Antoine arriva chez lui. Il avait pensé à son fils toute l'après-midi, et avait fini par décider de monter à la forge, dès lundi matin, lui rendre une petite visite surprise. Déjà, il savait qu'il y

avait l'inauguration du nouveau portail du cimetière ce dimanche même, et il était impatient d'assister à cette cérémonie qui, finalement, mettrait aussi un peu le nom de sa famille en avant. Ce n'était pas trop tôt, pensait-il, car tous, depuis le premier ancêtre jusqu'à lui, et jusqu'à son fils finalement, avaient été méritants, ne rechignant jamais à la besogne, et se donnant corps et âme à leur travail. Du moins, si ce crétin de Faustin ne tirait pas toute la couverture à lui... Mais non. Il était ce qu'il était, mais c'était un type honnête. Même s'il avait failli lui chiper sa fiancée, un soir de bal aussi, tiens... Mais il y avait longtemps maintenant, c'était il y a... dix-huit ou vingt ans ! Ils étaient tous encore jeunes, et leur sang chaud de Catalans bouillonnait dans leurs veines... Même si Faustin venait plutôt du Roussillon, ce n'était pas le même Catalan que lui, Antoine, véritable fils du pays, qui n'avait quitté ce plateau Cerdan que pour faire son service militaire, et la guerre d'Algérie en prime, aussi, d'ailleurs. Un beau voyage gratuit de l'autre côté de la Méditerranée, mais qui ne lui avait pas laissé que de bons souvenirs... Mais il avait eu le bon sens de se marier juste avant de partir, pour être sûr que la belle Justine ne tomberait pas dans les mains calleuses et à l'odeur de fer de ce crétin de Faustin. Cette pensée, jointe aux autres, le mit dans une bonne humeur qu'il ne se connaissait pas depuis longtemps. Il entra dans l'étable et appela :

- Sébastien ? Fils, tu es là ?

Seuls les meuglements des vaches impatientes lui répondirent.

- Seb ? Mais où-es-tu encore passé, bon sang ?

Mais il ne se mit pas en colère cette fois-ci. Il savait que c'était le jour où il devait poser le portail avec son patron, et ils avaient certainement du travail. Il se surprit lui-même à lui trouver des excuses. Bon, pour une fois, il s'occuperait lui-même de nettoyer l'étable. Mais avant d'empoigner la fourche, il rentra chez lui se boire un bon café bien mérité. Il entra dans la cuisine, s'approcha de l'évier et se mit en besogne de se laver les mains avec un gros pain de savon de Marseille. Sa femme n'était pas là non plus ? *Mais je suis tout seul dans cette maison, ou quoi*, pensa-t-il presque à voix haute.

- Justine ? Justine, tu es là ?

- Oui, oui, j'arrive, entendit-il dans l'escalier en même temps que les pas de sa femme sur les marches en bois. Elle entra dans la cuisine à son tour, les yeux rougis de larmes. Antoine ne s'en aperçut pas tout de suite, affairé à tenter de rendre ses mains les plus blanches possibles, bien que la couleur de la terre marquât à jamais les profonds sillons calleux.

- Ah, quand même, dit-il sans lever la tête. Je croyais que vous m'aviez tous abandonnés ! Ajouta-t-il sur un ton rieur. Tu sais où est passé Seb... Il interrompit sa phrase juste au moment où son regard croisa celui de sa femme.

- Et bien, Justine, qu'est-ce qu'il y a ? Tu pleures ? Mais pourquoi ?

Justine essuya une énième fois ses yeux avec son tablier. Elle prit une forte respiration, et même s'il lui semblait tout à coup que le courage allait lui manquer, et que ses jambes semblaient ne plus vouloir la porter, elle lança :

- Antoine, il faut que tu saches. Sébastien...

- Quoi, Sébastien, hurla-t-il presque en jetant le chiffon dans lequel il s'était essuyé les mains, dans l'évier. Il est arrivé quelque chose ? Où est-il ? Qu'est-ce qu'il y a, à la fin ? Tu vas parler ?

- Arrête, s'il te plaît, Toine. Non, il n'est rien arrivé à Sébastien, il va très bien. Mais il faut que je te parle de lui, assieds-toi. S'il te plaît. Et essaye de rester calme et de me laisser parler jusqu'au bout.

Elle jeta un rapide coup d'œil à la pendule. 16 h 59. Elle pouvait le lui dire, de toute façon, c'était trop tard. Il n'aurait pas le temps de le rattraper, et au cas où il trouverait l'idée de prendre la voiture et foncer à la gare suivante de Saillagouse, elle avait choisi de lui indiquer une mauvaise direction. Elle lui dirait qu'il partait en train vers Toulouse. Le temps qu'il s'en aperçoive, son fils aurait déjà quitté Perpignan. Elle avait tout prévu. Ou presque. Antoine obtempéra. Il s'assit, sentant dans la voix et le regard de sa femme, que quelque chose de lourd allait lui tomber sur la tête.

- Alors, quoi encore, dit-il en tentant de garder son sang-froid. Qu'est-ce qu'il se passe encore avec ce gamin ?

Il réfléchit une seconde et s'écria soudain :

- Ne me dis pas qu'il a collé la petite Marie en cloques ?

Cette phrase fit rire Justine presque aux éclats, de cette sorte de rire nerveux et hystérique qui vous prend parfois alors que ce n'est pas du tout le moment.

- Si ce n'était que ça, mon pauvre Antoine... Mais non, elle n'est pas « en cloques », comme tu dis. C'est d'autre chose dont il s'agit.

Et calmement, le plus doucement possible, elle lui dit enfin la vérité. Le travail à Lyon, l'appartement, le désespoir du petit partagé entre l'amour pour son père et celui pour la forge...

- ...Et il est loin, à présent. Il a pris le train de quatre heures pour Latour-De-Carol, et il doit être déjà dans celui en direction de Toulouse.

Antoine resta sans voix. Après tout ce qu'il venait d'entendre, il se sentit vidé tout d'abord, puis triste, et enfin vexé et meurtri.

- Vous me prenez donc pour un beau salaud, lâcha-t-il enfin. Au point que mon fils se sente obligé de quitter la maison en cachette, comme un voleur... Et aidé par sa mère, en plus. Ma propre femme.

Il donna un coup de poing violent sur la table, puis posa sa main tremblante à plat, pour tenter de se contrôler. Une violente colère montait en lui.

- Ne commence pas, Antoine. Il ne savait pas comment faire... Tu ne lui laissais pas le choix... Il ne pouvait pas rester là, tu le sais bien...

Elle posa sa main sur celle de son mari, mais celui-ci la rejeta violemment.

- Et il y a longtemps que vous avez manigancé ça, tous les deux, bande de traîtres, dans mon dos ? Oui, bien sûr, ça doit faire un moment... Et vous étiez là, devant moi, à me faire bonne figure... Comment avez-vous pu ? Mais comment avez-vous pu ? Ce n'est pas possible ! Vous me faites honte, tous les deux. Vraiment, honte ! On n'est pas comme ça, dans la famille !

- Toine, tu...

- Tais-toi, mais tais-toi donc ! Tu ne crois pas que tu en as assez fait comme ça ? hurla-t-il en se levant de sa chaise qui bascula derrière lui. Mais ça ne se passera pas comme ça, oh non ! Je vais te le ramener à la maison, moi, et on s'expliquera d'homme à homme. Quand on prétend avoir des couilles, on les assume ! Non mais, je t'en foutrais, moi, de la forge et du Lyon ! Mais c'est qui le chef de famille, ici, nom de nom ? Je vais te le ramener par la peau du cul, oui ! Et on verra qui c'est l'homme de la maison ! Putain de putain de Dieu !

- Ne jure pas, Antoine, dit Justine à voix basse tout en se signant le front. Il est majeur, après tout, il a le droit...

- Le droit ? Le droit de quoi ? Le droit de rien ! Je suis son père, tu entends, SON PERE, et je ne l'ai pas nourri pendant toutes ces années pour qu'il me crache comme ça à la figure ! Je suis son père, et je vais le ramener ici ! Même si je dois aller le chercher jusqu'à Lyon !

Justine tressaillit. Il venait de dire ce qu'elle ne voulait pas entendre. Elle savait que s'il le disait, il le ferait. Même si ça devait lui prendre des mois. Et ça, il n'en était pas question. Il fallait que son fils reste à Lyon, qu'il peaufine son métier, et qu'il devienne un Grand Monsieur. Si son père le

faisait revenir – et il le ferait – son avenir était fichu. La colère la gagna elle aussi, et elle tapa sur la table du plat de sa main, elle aussi.

- Tu n'en feras rien, Antoine, je te l'interdis. Tu n'as aucun droit sur ce garçon.

Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait voulu dire, mais c'était sorti comme ça. Elle se mordit violemment les joues. Antoine stoppa un instant, la regarda dans les yeux sans comprendre, et lâcha :

- Qu'est-ce que tu entends par là, toi ? Comment, je n'ai pas de droits sur lui ? Elle est bien bonne, celle-là ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle avala sa salive et joua le tout pour le tout. C'était trop tard, elle était allée trop loin. Et elle se devait de protéger son garçon. Elle se leva à son tour, se mit face à lui, le regarda froidement dans les yeux, et dit :

- Parce que Sébastien, ce n'est pas ton fils.

Cette fois-ci, c'en était trop. Le réflexe immédiat d'Antoine fut de lui asséner une grande gifle, de toutes ses forces. Justine, surprise, tomba à la renverse sur le carrelage couleur Terre de France de la cuisine. Elle resta un moment, là, par terre, tentant de se relever sur ses mains, pendant que le sang qui coulait de son nez tâchait le sol lessivé du matin. Elle était choquée et ne pouvait pas parler. Ça, elle ne s'y attendait pas. Jamais Antoine n'avait osé lever le plus petit doigt sur elle. En reprenant ses esprits, elle comprit qu'elle était allée beaucoup trop loin. C'était un choc qu'Antoine ne pouvait pas supporter. Son cerveau simple d'honnête homme ne pouvait ni assimiler, ni comprendre une pareille nouvelle. Elle leva la tête pour regarder son visage. Elle ne le reconnut pas. Ses yeux étaient rouges et vides, son teint blanc comme un mort.

- C'est qui alors, son père, salope, dit-il en serrant les dents.

- Antoine ! Enfin, tu ne peux...

- C'est qui ce fils de pute qui nous a sali, toi et toute ma famille ? hurla-t-il à en faire trembler les vitres.

- C'est... Faustin, lâcha-t-elle dans un souffle d'impuissance.

Antoine se sentit mourir. Trois briques qui vous tombent dessus, les unes après les autres, et de la plus légère à la plus lourde, c'est trop pour un seul homme, aussi costaud soit-il. Et la dernière pesait une tonne.

- Faustin ? ce fils de... Comment ça s'est passé ? demanda-t-il sans la regarder.

- Oh, arrête, c'était il y a si longtemps...

- Comment ça s'est passé ? hurla-t-il plus fort encore.

- C'était le fameux soir du bal où tu étais si saoul que tu ne tenais plus debout, si tu veux tout savoir. Tu sais qu'il m'a ramenée chez moi, et que tu ne m'as revue que le lendemain soir. Eh bien, cette nuit-là, nous l'avons passé ensemble, lui et moi, chez lui. Et ce n'est arrivé qu'une fois, je te le jure. Et même lui n'est pas au courant. Je ne lui ai jamais dit.

- Tu parles, salope ! Et moi qui croyais que tu m'aimais ! Mais ce n'est pas possible, je vais devenir fou ! Tu parles s'il ne le savait pas ! C'est pour ça qu'il lui a tourné la tête à ce gamin, avec ces histoires de forgeron de merde ! Vous avez du bien vous foutre de moi, pendant toutes ces années ! Et moi qui croyais...Putain ! Ce n'est pas possible...

- Je te jure que je ne lui ai jamais rien dit, reprit Justine, toujours à quatre pattes sur le sol, en tentant d'essuyer son nez sanguinolant. Je le jure devant Dieu...

- Et tu crois que je vais te croire, espèce de trainée ? Mais tu vas voir, je vais lui faire la peau, à ce fils de pute, et à ton bâtard de fils aussi !

Il se dirigea vers la porte. Justine tressaillit. Elle ne devait pas le laisser partir. Il allait commettre des choses irréparables. Elle le sentait.

- Reste-là, Toine, tu m'entends ? Je ne veux pas que tu sortes ! Reste-là...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Antoine s'était retourné, et lui avait asséné un grand coup de pied au visage, de toutes ses forces décuplées par la douleur. Justine sentit sa mâchoire et ses cervicales craquer en même temps, et puis, plus rien. Elle retomba inerte au sol. Sans y prêter attention, Antoine ouvrit la porte en grand, alla jusqu'à la remise prendre le premier fusil de chasse qui lui tomba sous la main, remplit ses poches de cartouches à grand gibier, et sauta dans sa voiture. Il démarra en trombe sans plus penser à sa femme, qu'il venait de laisser morte sur le carrelage propre de la cuisine.

De son côté, Sébastien faisait les cent pas sous l'arbre. Il était là depuis quatre heures et demie, et le clocher venait de sonner cinq heures moins le quart. Marie n'était toujours pas là ! Mais que faisait-elle, bon sang de bon sang ? Il posa son sac derrière le vieux tronc, et partit en courant sur le chemin de Védriagnans. Arrivé derrière le bosquet, il regarda aussi loin qu'il put sur le petit sentier qui longeait le verger. Mais rien. Elle ne venait pas. *Elle ne viendra pas*, pensa-t-il soudain. Mais non, ce n'était pas possible. Tout était prêt, cadré ! Ses parents l'avaient-ils empêchée de partir ? Ils s'étaient peut-être aperçus de son départ...Ils l'avaient peut-être rattrapée sur le chemin ! Comment savoir ? Il revint

sur ses pas et jeta un coup d'œil au cadran du clocher : cinq heures moins dix. Que faire ? Abandonner ? S'il revenait chez lui, il savait qu'il ne partirait plus jamais. Et puis, son père était peut-être déjà rentré... Il empoigna son sac à dos et décida de descendre en courant jusqu'à la gare. Le train allait arriver. Peut-être que Marie l'y attendait déjà ? Il prit ses jambes à son cou et fonça ventre-à-terre. Le sifflement du train qui prenait la descente de la colline depuis Sainte-Léocadie augmenta son rythme cardiaque, pourtant déjà à fond. La rue de la gare, le portillon de fer... Il déboula sur le quai. Il regarda à gauche, à droite... Personne. Elle n'était pas là. Le train passait en crissant sur le petit pont au-dessus de la route, à deux cents mètres de là. Il repartit en courant vers la rue... Personne. Que s'était-il passé ? Ses parents l'avaient-ils coincée ? S'était-elle dégonflée ? Mais non, pas elle ! Tout était prévu... Le train stoppa dans un crissement assourdissant de freins. Que faire ? Que faire ? Sans plus réfléchir, il courut vers le quai, empoigna son sac et grimpa sur les marches du wagon rouge et jaune. C'était une toute petite gare, que bien peu de personnes empruntaient à présent. Mais à cette-heure ci, elle était déserte, et le train ne s'arrêterait pas longtemps. D'ailleurs, dans un mouvement saccadé, il se remit déjà en marche. Sébastien resta là un long moment, accroché au garde-fou en fer, regardant désespérément le quai vide qui s'éloignait de plus en plus vite. Personne n'arrivait. Pas de jeune fille les cheveux au vent courant de toutes ses forces pour le rattraper. Le train arriva en haut de la montée, siffla pour prévenir de son arrivée, traversa le passage à niveau qui clignotait, rouge de désespoir, et attaqua la longue ligne droite jusqu'à Saillagouse. Il ne voyait plus la gare. Il regarda le village qui retenait sa fiancée s'éloigner. Un sentiment de tristesse mêlé à de la colère s'empara de lui. Il ouvrit la porte du wagon vide et s'assit sur le premier fauteuil. Marie avait raté le train. Il était toujours sous le choc lorsque le train stoppa à Saillagouse. Il bondit soudain, ouvrit la fenêtre et jeta un coup d'œil sur le quai tout aussi désert. Peut-être que... Mais non. Comment aurait-elle pu venir jusqu'ici ? Le wagon donna une saccade qui le fit assoir contre son gré. Bon. Il fallait qu'il se calme. Ne pas penser qu'elle avait changé d'avis, qu'elle avait préféré ne pas faire de peine à ses parents. Il restait le plan de secours, c'était pour un cas comme celui-là qu'ils l'avaient mis en place. Il l'attendrait à la gare de Villefranche, et si elle ne venait pas, il appellerait Philippe d'une cabine téléphonique, et il verrait ça avec lui. Il était le seul lien entre eux deux en cas de problème, et il lui faisait entièrement confiance. Il se cala au mieux sur sa banquette, et, la mort dans l'âme, se

contraint à continuer sa route vers le fond de la vallée. Il attendrait ensuite à Villefranche, sur le quai, et aussi longtemps qu'il faudrait. Jusqu'à ce qu'elle le rejoigne. Parce que, de toute façon, elle viendrait. Il ne pouvait pas en être autrement.

Antoine déboula à fond dans la rue étroite du café, et stoppa devant la porte en glissant sur les gravillons. Il sortit de sa 4L en laissant la porte ouverte.

- Faustin n'est pas là ? dit-il en entrant.

- Oh, salut Toine, lui répondit le cafetier. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air bizarre...

- Tu as vu Faustin, oui ou non ? dit-il sans répondre à la question.

- Non, non, je ne l'ai pas vu ce soir, répondit le cafetier à voix presque basse. Tu le cherches ? Pourquoi ? Je...

- Ta gueule. Sers-moi un pastis, tiens ! Et vite, je suis pressé.

- Hou là, du calme, mon vieux ! répondit Pierre interloqué. Un pastis ? Toi ? Mais qu'est-ce que t'as, bon Dieu ? Tu ne vas pas me foutre la merde ce soir, hein ? J'ai du monde qui va arriver, moi, pour la fête...

- Tu me le sers, ce pastis, où je dois aller le boire ailleurs ? répondit Antoine sans le regarder.

- D'accord, d'accord...Tu ne m'as pas l'air de bonne humeur, toi, aujourd'hui ! Il se passe quelque chose de grave ?

Antoine ne répondit pas. Il se saisit du verre et le but d'un trait. Dans la salle, un silence absolu était tombé.

- Un autre, dit-il en faisant retomber le verre sur le comptoir.

- T'es sûr ? rétorqua le cafetier d'un air méfiant. Je ne sais pas si tu en as besoin...Qu'est-ce qu'il t'arrive, à la fin ? Tu vas me le dire ?

- Donne-moi ce verre et tais-toi, répondit Antoine. C'est un bar, ici, ou un cabinet de psychologue ? ajouta-t-il d'une voix plus forte.

- Tiens, mais ça suffit après ça. Si tu bois aussi vite, je ne te laisse pas reprendre ta bagnole, tu m'entends ?

Mais Antoine n'entendait pas. Il avala le liquide anisé du même trait que le premier, reposa le verre qui claqua sur le zinc, s'essuya les lèvres d'un revers de manche, et se leva. Tout en se dirigeant vers la sortie, il dit à voix presque basse, sans intonation :

- Si on ne peut pas boire tranquille ici, je reviendrai plus.

- Hé, et qui c'est qui paye ? Toine ? Ho, Antoine !

Mais Antoine avait déjà redémarré, et partait en trombe en direction de la route forestière. Pierre fronça les sourcils, et pensa même un moment appeler les gendarmes, car une grosse inquiétude montait en lui. Il n'avait jamais vu le fermier dans cet état. Ce n'était pas normal.

- Quelqu'un sait ce qui arrive à Antoine ? lança-t-il à la cantonade, qui avait assisté à la scène sans mot dire. Mais chacun secoua la tête en signe de négation. Il prit le verre, le lava sous le robinet de l'évier, tout en jetant un coup d'œil au téléphone. Mais non, c'était sûrement un coup de colère passager. Antoine ne ferait jamais de bêtises...Mais pourquoi cherchait-il Faustin ? Il savait que les deux hommes ne se parlaient pas beaucoup...Un problème avec le fiston, peut-être ? Oui, certainement. Il décida que ce n'étaient pas ces affaires, et retourna faire le tour des tables. La 4L d'Antoine s'engouffra dans la cour de la forge. Il se saisit du fusil, s'assura qu'il était chargé, et sortit en laissant la portière ouverte. Le pastis était en train de lui monter d'un coup à la tête. Ses idées s'embrouillaient. Il transpirait à grosses gouttes.

- Faustin ? Tu es là ? Sors de ton trou, espèce de salopard, que je te fasse la peau, fils de pute ! hurla-t-il à la volée. Mais personne ne lui répondit. Il se dirigea vers l'atelier et poussa le battant. Personne. La porte de la maison elle aussi était ouverte – Faustin ne fermait jamais rien à clé – et il hurla dans le couloir.

- Faustin ? Faustin ? Tu te caches ? Putain, où es-tu ? Sors de là, comme un homme ! Viens ici qu'on s'explique. Tu vas me le payer, salaud ! Mais ses hurlements tombèrent dans le silence. Personne. Il ressortit, et finit par s'apercevoir que la vieille jeep du forgeron n'était pas là.

- Ouais, tu as préféré foutre le camp, hein ? cria-t-il en titubant légèrement. Ça ne m'étonne pas de toi, ça ! Tu préfères faire tes sales coups en douce, par derrière, comme le fils de pute que tu es ! Mais je te trouverai, bon dieu de bon dieu. Je vais te trouer la peau, moi ! Tu vas pas t'en tirer comme ça !

Il regagna sa voiture, jeta le fusil sur le siège passager, et repartit aussi vite qu'il était venu. La tête lui tournait, et il avait du mal à réfléchir. Le choc, la colère et l'alcool faisaient un mauvais cocktail dans son cerveau. Il n'arrivait plus à raisonner de façon cohérente. Il parlait à voix haute.

- T'es allé rejoindre ma putain de femme, c'est ça, hein ? vous devez bien vous marrer tous les deux, maintenant. Je suis sûr que tu es chez moi, avec

elle, en train de vous foutre de moi ! Mais ça ne se passera pas comme ça. Je vais vous faire la peau à tous !

Certain de ce qu'il venait d'inventer, il reprit la direction de sa ferme, laissant au passage une grosse éraflure sur le gros frêne trônant au milieu de la fourche qui séparait la route en deux.

Mais Faustin n'était bien sûr pas là. Il était à mille lieux de savoir ce qui était en train de se passer dans son village. Il ne savait pas que son amour de jeunesse gisait sur le sol de sa cuisine. Il ne savait pas que son apprenti, qu'il avait toujours estimé comme son propre fils, était vraiment le sien. Justine ne lui avait jamais dit. Ce soir-là, à ce fameux bal, elle était triste. Antoine était saoul, il enguelait tout le monde, et il l'avait insultée devant tout le village. Elle était partie en pleurant, et Faustin lui avait couru après. Il la rattrapa sur le chemin, et se mit en devoir de la consoler. En tout bien tout honneur, tout d'abord, mais les petits flirts qu'ils avaient eus ensemble étant plus jeunes remontaient à la surface. Il n'avait jamais cessé d'avoir des sentiments pour elle et, quelque part, elle non plus. Une main posée sur l'épaule, puis le bras autour du cou...

- Il ne te mérite pas, ce bouseux. Je ne sais pas ce que tu fais avec lui, lui avait-il soufflé à l'oreille. Elle sentait si bon...

- Toi, au moins, tu sais m'écouter, Faustin. C'est vrai que... Mais... Je ne sais pas...

Ils s'embrassèrent longuement. Puis Justine le repoussa doucement du plat de la main sur son torse musclé. Elle sentit le cœur du forgeron battre à toute allure sous sa chemise blanche.

- Je ne veux pas rentrer chez moi, dit-elle. Pas ce soir. Il va me faire de tout. Comme à chaque fois qu'il est comme ça. Il m'avait pourtant promis...

- Viens chez moi, dans ce cas. Tu pourras dormir tranquille, et demain, il aura tout oublié, et je te ramènerai à la ferme.

Et elle avait dit oui. Mais elle n'avait pas beaucoup dormi, cette nuit-là. Faustin, il était si gentil, si attentionné... Le contraire de son mari, en somme. Elle avait choisi Antoine parce qu'elle avait dû faire un choix, certainement à cause d'une simple odeur de foin coupé qui l'avait enivrée, plus douce que l'odeur de fer mélangé à la sueur de son amant d'un soir. Et d'un tas de promesses soulignées par un magnifique sourire ravageur. Mais cette nuit-là, il ne sentait pas le fer, Faustin. Il sentait bon, et surtout l'amour. Elle se sentit en sécurité dans ses bras. Comme dans un cocon. Le lendemain, elle se réveilla en sursaut. Faustin dormait à côté d'elle.

Elle retrouva d'un coup ses esprits. Mais qu'avait-elle fait ? Ce n'était pas dans son éducation...Le Seigneur ne lui pardonnerait jamais ! Elle se rhabilla à la hâte, et courut de toutes ses forces à la chapelle de la Vierge, pour tenter non pas de se faire pardonner – elle savait que c'était impossible – mais pour tenter d'atténuer le châtiment Divin qui l'attendrait. Et là, en ressortant, toute penaude, elle se trouva nez-à-nez avec Antoine, tout aussi penaud.

- Je savais que tu serais là, dit-il simplement. Pardonne-moi, Justine. C'est la dernière fois, je te le promets devant la Sainte Vierge. Je ne te ferai plus jamais de mal. Je t'aime, tu sais !

Et elle ne lui avait pas avoué qu'elle lui avait fait bien pire. Ils reprirent leur vie commune, et Antoine tint parole. Il ne but plus une seule goutte d'alcool. Quelques mois plus tard, le ventre de Justine prit des rondeurs significatives, et elle garda son secret au plus profond de son âme. Antoine était si fier ! Il y avait si longtemps qu'ils voulaient un enfant... Comment aurait-elle pu lui avouer la vérité ? C'était trop tard... Et la fierté de son mari arriva quelques mois plus tard. Un beau garçon, qu'elle décida d'appeler Sébastien à cause du feuilleton d'un garçonnet avec son chien, qu'elle suivait à la télévision tout en préparant le repas du soir. Et ce fut leur seul enfant.

Antoine arrivait chez lui. Il pénétra dans la maison comme un fou, le fusil dans les mains. Son regard était vide. Il n'était plus lui-même.

- Justine, où est-ce que tu te caches ? Sors de ton trou ! Je suis sûr que tu es avec Faustin. Tu m'entends, salaud ? Sors de ma maison ! Laisse ma femme ! hurlait-il en boucle.

Mais Justine ne pouvait plus lui répondre depuis longtemps. Son corps inerte commençait à se rigidifier. Il entra comme une furie dans la cuisine, et vit soudain le corps de sa femme sur le carrelage propre de la cuisine. Il la regarda, hébété. Il ne comprenait pas. Son cerveau était vide. Puis il pensa que Faustin était venu l'assassiner pour ne pas qu'elle lui révèle leur terrible secret. Sa colère monta encore. Et d'un coup, les images de leur dispute, enfouies par le coup de sang, remontèrent de sa mémoire et défilèrent devant ses yeux. C'était lui qui avait fait ça ! Mais non, tenta-t-il de se raisonner. Il l'avait simplement giflée et...Il posa le fusil contre la porte et se précipita vers sa femme.

- Justine ? Justine ? Réponds-moi, mon Dieu ! Justine...

Mais elle ne répondit toujours pas. Les yeux mi – ouverts, la joue contre le sol, un petit filet de salive coulant de sa bouche, elle semblait regarder

avec regret la tâche de sang dans laquelle elle baignait, et qui tâchait son carrelage qu'elle avait lessivé le matin même. Il lui prit la main, mais la relâcha aussitôt avec effroi, surpris par sa raideur et sa froideur.

- Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait, mais qu'est-ce que j'ai fait ? hurla-t-il en tordant sa casquette qu'il venait d'enlever de son crâne en sueur. Justine, ma chérie ? Oh, non, mon Dieu, non, ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar, je vais me réveiller... Cria-t-il en pleurant toutes les larmes de son corps.

Soudain, il s'arrêta net. Son visage se couvrit de marbre. Il resta là un long moment, à genoux, près de sa femme, les mains jointes autour de sa casquette, comme s'il priait. Puis, à la manière d'un boxeur qui venait d'encaisser un uppercut fatal, il se releva tant bien que mal, en titubant. Il se saisit du fusil, et prit l'escalier pour rejoindre leur chambre commune. Il entra, regarda la photographie de leur mariage, posée dans un cadre sur la commode. Qu'elle était belle, Justine. Elle avait l'air heureuse sur la photo... Pas comme aujourd'hui... Il jeta un coup d'œil au reste de la pièce, qui sentait bon le frais. La fenêtre était ouverte, et la fraîcheur du soir pénétrait doucement à l'intérieur. Il voulut s'allonger sur le lit, mais il était fait, au carré, comme d'habitude, et eut peur de froisser le couvrelit. Comme si Justine allait arriver pour lui dire : « Ah, non, je viens de le faire, je ne vais pas recommencer ! ». Il regarda l'embrasure de la porte : Elle ne rentra pas pour le sermonner. D'ailleurs, elle ne rentrerait plus jamais dans cette chambre. Il ne l'entendrait plus jamais le réprimander, comme elle le faisait souvent, pour un oui ou un non. Et il se prit à regretter soudain cette manie qu'elle avait de toujours lui reprocher quelque chose – tu ne vas pas rentrer avec tes bottes sales ! Ou bien : Tu pourrais débarrasser ton assiette si tu as fini de manger... Il s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. L'air commençait à tiédir doucement. Le soleil déclinait peu à peu, changeant la couleur d'un bleu profond du ciel dans une teinte plus pâle. Quelques petits nuages se coloraient d'un orange vif. Une petite brise se levait doucement, comme tous les soirs. Quelle heure était-il ? Au juger, il devait être vingt heures... Normalement, ils ne devraient pas tarder à passer à table... Pour une fois qu'il rentrait tôt... Il aurait dit à son fils qu'il comprenait, et qu'il monterait le soir travailler dès lundi matin à la forge... Normalement. Alors, il prit la brosse de Justine posée sur la commode, en se rappelant ce geste si doux qu'elle faisait tous les matins, pour lisser ses longs cheveux en regardant par la fenêtre, avant de les enrouler dans ce chignon qu'il détestait (*mais c'est plus pratique pour travailler, tu comprends ?*).

Il cala la crosse du fusil dans le coin du cadre de la fenêtre ouverte, en bas à gauche. Et sans plus réfléchir, il prit le canon dans sa bouche, et appuya sur la détente avec le manche de la brosse. Une déflagration sourde, amplifiée par la chambre, traversa le village et fit aboyer tous les chiens des chasseurs du coin. Au café, tout le monde releva la tête en même temps. C'était quoi ? Sûrement un pétard des gosses qui testaient leur matériel avant la fête du lendemain... Le haut du crâne d'Antoine crépita d'un coup le plafond blanc de la chambre. Il s'écroula sur le rebord du lit, entraînant au passage le couvre-lit bien tiré. Le fusil glissa du coin de la fenêtre, et tomba au dehors. Le choc en arrivant au sol déclencha le deuxième chien toujours armé, et un second coup explosa au passage la fenêtre de la cuisine.

- Non, ce n'est pas un pétard, ça, dit Christophe le chasseur, en reposant son verre de bière sur la table du café où il prenait l'apéritif avec ses amis. C'est un fusil de chasse, ça. J'en suis sûr ! Mais qui tire sur quoi, à cette heure-ci ?

- Un de tes copains braconniers, sûrement, lui répondit le cafetier en souriant. Non ?

- Impossible, répondit-il en regardant autour de lui d'un air rieur. Ils sont tous là !

Tout le monde éclata de rire, et reprit ses occupations dans un cliquetis joyeux de verres.

Antoine, lui, ne riait pas. Tout le haut du crâne avait disparu, éparpillé un peu partout sur le plafond et le mur au-dessus du lit. La chambre, qui sentait si bon quelques secondes avant, empestait la poudre. Un long nuage de fumée, comme celui d'une cigarette allumée posée sur un cendrier, stagnait à un mètre du sol, comme une brume matinale sur un lac de montagne.

Philippe ne riait pas non plus. Après avoir laissé Marie chez lui, il avait enfourché sa moto et était descendu près de la gare. Caché derrière une rangée de haies, il s'était assuré que Seb soit bien monté dans le train. Il lui avait même fait au revoir de la main, toujours caché derrière les branchages, le sourire aux lèvres. « *Bon voyage !* » avait-il lancé à voix basse. *Et bon débarras...* Il reprit sa moto, et avant d'aller retrouver sa future promise, il décida de faire un détour par la ferme des Broteau, histoire de voir ce qu'il s'y passait. Les parents de Sébastien avaient dû s'apercevoir de sa disparition, et il était curieux de voir la réaction du vieux. Il était arrivé à la ferme presque en même temps qu'Antoine, et avait

posé sa moto sur le mur de clôture jouxtant la route. En entendant les cris d'Antoine, il s'était caché derrière le muret, et avait observé toute la scène. À présent, il était là, les bras pendants, comme un idiot, ne pouvant croire au spectacle auquel il venait d'assister. Le coup de fusil était parti si vite... Puis le deuxième coup dans la fenêtre qui l'avait fait s'accroupir d'instinct, les mains sur la tête... Il s'approcha doucement, comme s'il avait peur de se faire tirer dessus, lui aussi. Il regarda le fusil fumant sur le sol de la cour, la fumée qui sortait de la fenêtre de l'étage, puis s'approcha de la fenêtre éventrée de la cuisine.

- Il y a quelqu'un ? cria-t-il bêtement à travers les verres brisés. Il s'approcha encore, et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Lorsqu'il vit Justine au sol, dans une flaque de sang séchée qui coulait de son nez, un jet d'urine mouilla son caleçon. Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale.

- Monsieur Broteau ? Vous êtes-là ? Ça va ?

Pas de réponse. Poussé par une curiosité morbide, il s'aventura dans la maison, et grimpa les marches de l'escalier. Guidé par l'odeur de poudre, il arriva dans la chambre. Voyant ce qu'il restait du fermier, son visage se liquéfia, et il dut mettre ses deux mains devant sa bouche pour ne pas vomir partout. Sans attendre son reste, il dévala l'escalier, traversa la cour en courant et grimpa sur sa moto. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta pour se débarrasser de ce vomi qui faisait des aller-retour dans son œsophage. Il s'essuya la bouche, coupa le moteur et réfléchit un instant. Son cerveau bouillonnait. Mille idées lui passaient par la tête en même temps. Soudain, une en ressortit, plus claire, si évidente ! Reprenant ses esprits, il redémarra l'engin et fonça en direction de la place. Là, un groupe d'hommes admiraient fièrement la scène destinée à la Cobla de Sardanes qui devait animer la journée du lendemain. Il y reconnut son père du premier coup d'œil, jeta sa moto au sol, et se raccrocha à lui comme un noyé sur une bouée.

- Papa, papa, ils sont morts ! Tous les deux, ils sont morts !

Son père, à la vue du visage livide de son fils, comprit de suite que ce n'était pas une blague, et l'agrippa par les épaules.

- Calme-toi, garçon. Qui est mort ? Calme-toi.

- Les Broteau ! Ils sont morts, tous les deux ! Je les ai vus, je les ai vus...

Il pencha sa tête vers le sol, et un gros jet de vomi aspergea les chaussures de tous ceux qui s'étaient soudainement rassemblés autour de lui.

- Ça va aller, garçon. Vas-y, laisse faire. Voilà...Raconte-moi ce que tu as vu, maintenant. Et calme-toi, c'est fini.

Au milieu de la troupe de curieux qui s'était amassée autour de lui, il raconta l'histoire, mais arrangée à sa façon. C'était sa seule chance, il se devait de la saisir. Faustin, venu participer aux préparatifs de la fête, fendit la foule sans ménagement et se rapprocha du jeune garçon.

- J'ai rencontré Marie, qui cherchait Seb partout, mais sans arriver à le trouver...Je crois qu'ils avaient rendez-vous...Mais il n'est pas venu...Elle pleurait, je sais pas pourquoi ...Alors je l'ai emmenée à la maison...Oui, elle y est encore, sûrement ! Je lui ai dit de rester là, et que j'allais le chercher...J'ai fait le tour du bled, puis je suis allé chez lui, et c'est là que je les ai vus ! Ils sont morts, papa, tous les deux ! Antoine et Justine...Il y a le fusil dans la cour, la fenêtre est cassée...Il y a du sang partout !

- Quoi ? Mais qu'est-ce que tu me racontes là, fiston ?

- Bon Dieu de bon Dieu, fit Joseph, le maire, en posant sa main sur sa casquette vissée en permanence sur sa tête, faut que j'appelle les Gendarmes. Toi, tu rentres chez toi avec ton fils. Vous cinq, dit-il en pointant du doigts quelques hommes appartenant au conseil municipal et au service d'entretien du village, vous allez là-bas, et vous empêchez quiconque de rentrer. Et ne touchez à rien, surtout. Moi je monte à la Mairie téléphoner aux gendarmes.

Faustin avait déjà sauté dans sa jeep et fonçait vers la ferme des Broteau, le visage couvert de larmes. Il essayait ses yeux d'un revers de manche, mais ils se remplissaient aussitôt.

- Mais assurez-vous quand même s'il y a quelqu'un de vivant ! ajouta le maire en faisant volte-face. Et toi, André, va rattraper les parents de la petite. Ils viennent juste de rentrer chez eux à pied, ils ne doivent pas être loin. Vous allez chez Pierre, et vous m'y attendez. Et ne faites rien sans que je vous le dise, surtout !

Il partit en courant vers la mairie, suivi d'une foule grandissante qui essayait de comprendre ce qu'il s'était passé. Il s'engouffra dans la mairie et se jeta sur le téléphone. Tous écoutèrent la conversation du maire avec le planton de service à l'autre bout du fil, et un brouhaha monta doucement dans la petite salle.

- Taisez-vous, putain ! dit le maire à la volée. J'entends rien ! ...Comment ? Oui, la ferme des Broteau, vous savez où c'est ? D'accord, on s'y retrouve dans dix minutes. Mais dépêchez-vous, hein ?

D'accord...Non, on ne touchera à rien...Oui, j'ai donné des ordres. D'accord, à tout de suite. Faites vite.

- Alors ? dit Christophe. C'est quoi ces salades ?

- Ben, tu as entendu, non ? Apparemment, le petit Philippe a trouvé Toine et Justine, morts chez eux. Il y avait un fusil dehors...Je n'en sais pas plus. Je dois y aller, on en saura plus bientôt. Et vous tous, rentrez chez vous. Pas la peine d'aller foutre le bordel là-bas. Il doit y en avoir assez comme ça, je pense.

- Vous voyez ? dit Christophe fièrement. Je savais que c'était un coup de fusil qu'on avait entendu tout à l'heure, et pas un pétard ! Je m'y connais, moi...

- Garde ça pour les Gendarmes alors, dit Joseph en le regardant dans les yeux. Ils vont poser des questions à tout le monde. Si tu as entendu quelque chose, il faudra leur dire. Et c'est pareil pour tous, vous entendez ? Si vous avez vu quelque chose, aussi !

- Putain, dit un homme dans la foule, mais Antoine, il est passé au café, tout à l'heure ! Il était tout bizarre, et...

- Pas maintenant ! le stoppa Joseph en levant la main. On verra ça avec les flics. Poussez-vous, maintenant, laissez-moi sortir. Les Gendarmes vont arriver.

En effet, on entendit soudain deux sirènes caractéristiques hurler vers le fond du village.

- Putain, dit Joseph en se mettant à courir, ils vont arriver avant moi ! Et il disparut au fond de la rue. Personne ne l'avait jamais vu courir si vite.

- La fête est foutue...dit quelqu'un dans la foule.

- Dommage, parce que ça va nous attirer du monde, cette histoire... dit Christophe pensif. Ben quoi ? ajouta-t-il en apercevant soudain le regard de mépris que lui jetait l'assemblée. C'est vrai, non ? Vous allez voir débarquer les flics de Perpignan, les journalistes aussi...

- Mais ferme ta gueule, lui répondit l'un de ses copains. On a autre chose à penser que la fête ! Même si c'est vrai...Hou ! Ça m'a donné soif, tout ça ! Allez, je vais boire un coup au café. Qui vient avec moi ?

Tous lui emboîtèrent le pas, et le brouhaha repartit de plus belle, chacun voulant donner sa propre explication du drame, sans rien en savoir. Mais tous approuvèrent le fait que le village allait tout d'un coup devenir tristement célèbre. Ce serait dans le journal du lendemain, certainement en première page ! Et peut-être même sur FR3...

Lorsque Joseph arriva à la ferme des Broteau, haletant et trempé de sueur, toute l'effervescence qui y régnait déjà lui noua l'estomac. Les gyrophares de deux estafettes et d'une 4L de la Gendarmerie, garées en travers de l'entrée de la cour, inondaient de bleu les façades et les visages sombres. Des gendarmes couraient. Un autre parlait dans le micro de sa radio. Des lumières de lampes torches balayaient la cour. Il comprit de suite que le petit avait dit vrai. Didier, le chef de la brigade, s'avança vers lui dès qu'il le vit.

- Salut, Joseph. Sale histoire. Ils sont morts tous les deux. Tu sais où se trouve leur fils ?

- Non, personne ne l'a vu... Mais qu'est-ce qu'il s'est passé, ici, putain ?

- On n'en sait rien pour le moment. On vient d'arriver, nous aussi. Viens, allons-y. Ça ira ? ajouta-t-il en regardant le maire dans les yeux. Ce n'est pas beau à voir...

- J'ai fait l'Algérie, je te rappelle. Des trucs pas beaux à voir, j'en ai vu plein, répondit-il froidement, certainement pour se donner du courage.

- Oui, mais là, ce sont des gens que tu connais bien...

- Allons-y, qu'on en finisse.

Ils s'avancèrent vers la porte d'entrée de la maison. Faustin était assis sur le perron, tête baissée, tordant sa casquette entre ses mains. Il releva son visage toujours baigné de larmes vers le maire qui lui donna une tape amicale sur l'épaule. Un gendarme veillait à ce que personne ne marche sur le fusil, un autre prenait en photo la fenêtre dévastée. Celui qui parlait à la radio les rejoignit en courant.

- La PJ de Perpignan arrive, chef. Ils seront là dans deux heures. Ils ont dit de ne pas entrer, et de ne toucher à rien.

- Trop tard, fit le brigadier en levant la tête vers la fenêtre du haut et en apercevant un képi passer. De toute façon, il fallait bien rentrer pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un de vivant... Mais bon, d'accord, plus personne ne rentre autre que ceux qui y sont déjà. Alors ? dit-il au gendarme qui redescendait l'escalier.

- Un mort par arme à feu à l'étage, chef. Certainement à bout touchant, au vu des dégâts... Et la femme a eu la nuque brisée. Elle a apparemment reçu des coups avant, au vu du sang sur le sol. Mais elle n'a pas reçu de balles.